

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM !...

vendredi 30 novembre 1923

Sommaire :

Le nationalisme, hérésie " pratique ",
Nationalisme, Internationalisme,
Société des Nations
Mussolini, la famille, l'État
A Sainte Catherine
L'occupation belge en Rhénanie
Deux petits mystères

Abbé R. G. van den Hout

Gonzague de Reynold
Norbert Wallez
Alexandre Masseron

* * *

Vicomte Henry Davignon

Les idées et les faits : Chronique des idées : Deux conférenciers parisiens,
J. Schyrgens. — Rome, L. Picard.

La Semaine

☉ Assemblée générale de l'Union Catholique Belge. Le désir d'entente et d'union est très vif chez tous les catholiques de Belgique. Si nos chefs s'appliquent, davantage que par le passé, à rendre aux principes catholiques, seule base solide d'union, la place qui leur revient dans nos organisations et dans nos œuvres, l'armée catholique ira aux élections de 1925 avec de grandes chances de succès.

☉ Inauguration à Gand d'une École de Hautes Études où se donneront en français les cours qui ne se donnent qu'en flamand à l'Université. Les promoteurs de l'institution nouvelle sont évidemment convaincus de servir la cause de l'unité nationale et de

la paix intérieure. Ils pourraient se tromper. Mais comment s'est-il trouvé des catholiques pour aider à la création d'une école LIBRE où la philosophie, l'histoire, le droit, seront peut-être enseignés dans un esprit hostile à leurs croyances et où les étudiants risqueront de compromettre leur foi ?

☉ D'importants accords économiques ont été signés dans la Ruhr. La politique franco-belge l'emporte. A Berlin, c'est l'anarchie ; mais, répétons-le sans nous lasser, une anarchie voulue. L'Allemagne a pratiqué la politique du pire et a eu tort de compter sur l'Angleterre.

Bruxelles : 38, Boulevard Botanique.

CHOCOLAT
D
U
C

CHOCOLAT



DUC ANVERS

LA

GRANDE

MARQUE

BELGE

Application générale de l'électricité

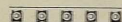
A. CORMOND

LUMIÈRE - FORCE MOTRICE

LUSTRIERIE - ABAT-JOUR

1, Rue de Gravelines, BRUXELLES

PARQUETS

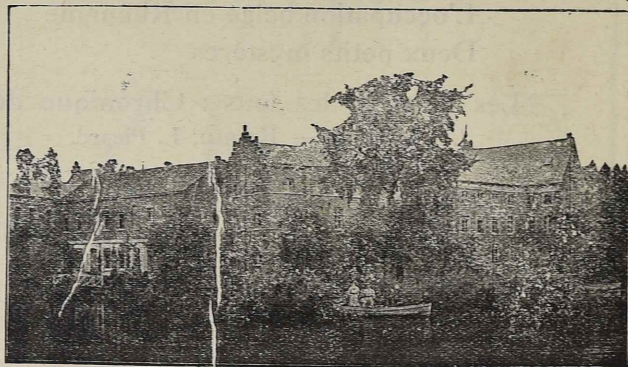


JULES DE WAELE

Rue Saint Hubert
Woluwe St-Pierre

Téléph. : 32194

Institut S^{TE}-ANNE



DIRIGÉ PAR LES

SŒURS DE L'UNION AU SACRÉ-CŒUR

situé dans un coin du pays brabançon

à HOEGAERDE (près Tirlemont)

au sein d'un vallon choyé par la nature

entouré d'un parc de 7 hectares

SECTION MÉNAGÈRE SUPÉRIEURE

SECTION DES LANGUES MODERNES

Chaque élève jouit d'une chambre garnie

Prix de la Pension : 1800 francs

Le nationalisme, hérésie "pratique",

Réponse à l'enquête de M. Maurice Vaussard, dans Les Lettres (n° du 1^{er} décembre) :

MON CHER AMI,

C'est très aimable à vous de poursuivre avec tant d'insistance le directeur de la *Revue* où parut le « mot » qui m'a valu d'avoir été mis en cause d'un bout à l'autre de votre intéressante enquête. Je vous avouerai que j'étais bien décidé à ne pas répondre : tant, si pas tout, a été dit déjà. La lettre de M. R. Johannet, et la contribution spontanée de M. J. Hours m'ont fait me raviser. La formule : *le nationalisme sera la prochaine hérésie condamnée*, a trop frappé les esprits pour que je ne saisisse pas l'occasion que vous m'offrez d'en préciser la portée.

Le patriotisme est un devoir, s'acquitter de ce devoir est une vertu. Mais, de ce devoir, comme de tous les devoirs, il est évidemment possible d'avoir une notion plus ou moins exacte et complète ; et cette vertu on peut la pratiquer à des degrés fort différents.

M. Johannet voudrait appeler *nationalisme* le patriotisme éclairé, intelligent, et donc réserver le nom de patriotisme à l'amour inintelligent de son pays !... Mais qui, et d'après quelles normes, fera le départ entre l'intelligence des uns et l'inintelligence des autres ? Quant à ceux qui dépassent les bornes « par delà », M. Johannet les taxe de « nationalitaristes »... Mais ces bornes, comment les fixer ?...

Certes, il y a moyen de définir un nationalisme orthodoxe, le nationalisme tel qu'il devrait être. D'éminents correspondants l'ont essayé au cours de votre enquête. Toutefois, pareille définition n'avance pas à grand'chose si, en fait, un peu partout, les nationalistes ne sont pas conformes à cette définition. Du féminisme aussi on peut donner, et on a donné, d'excellentes définitions ; cela n'empêche pas les féministes, partout où il s'en rencontre, de tendre à établir l'égalité parfaite entre l'homme et la femme, ce qu'aucune définition orthodoxe du féminisme ne saurait admettre.

Pour le nationalisme, le vrai problème, l'angoissante question que pose la réalité d'aujourd'hui, n'est pas une question de doctrine. La formule « *le nationalisme sera la prochaine hérésie condamnée* » voulait exprimer de façon saisissante ce fait indéniabie qu'actuellement, dans le monde, et surtout en Europe, le nationalisme, les nationalismes plutôt, font courir à l'Église du Christ les plus graves dangers.

Le nationalisme, qu'est-ce à dire ? Une doctrine ? Non pas, mais la prédominance d'un sentiment qui fait passer à l'arrière-plan, chez ceux qui en sont « possédés », toute préoccupation autre que la préoccupation nationaliste. Ce fait là, il faut être aveugle pour ne pas en être frappé. Plus évidente dans les pays où des nationalismes s'affrontent à l'intérieur même de l'État, que dans les nations homogènes dont le nation-

nalisme s'oppose à celui d'autres nations, l'exaltation des passions nationales est un phénomène quasi universel.

Ce nationalisme du monde contemporain est l'exagération d'une chose infiniment respectable, le patriotisme, l'amour du patrimoine que nous avons en commun avec un ensemble d'hommes bien déterminé. Pratiquement, cette exagération, alors même qu'intellectuellement on admet la juste hiérarchie des sentiments, fait *tout* subordonner à un sentiment qui n'est légitime que s'il est ordonné.

Soyons concrets.

Nous avons en Belgique un nationalisme flamand et un nationalisme belge. Il y a beaucoup à dire en faveur du développement de la langue et de la culture flamande en Flandre. Mais les nationalistes flamands ramènent *tout*, subordonnent *tout* au problème linguistique et racique. On dirait qu'ils ne voient que cela, ne sentent que cela, négligent pratiquement tout le reste pour cela, nuisent aux intérêts les plus graves pour promouvoir cela, bref se comportent comme si *cela* était *tout*. Conclusion : dans un pays catholique comme l'est la Flandre, les intérêts religieux se trouvent compromis par l'exaltation du sentiment linguistique, racique, nationaliste de certains Flamands.

Quant aux nationalistes belges, l'exagération de leurs sentiments patriotiques les a conduits à minimiser l'importance des problèmes religieux, à négliger les distinctions nécessaires et les mises au point indispensables dans la poursuite de ce qu'ils croient être l'intérêt national belge. Les deux nationalismes sont violemment aux prises depuis l'armistice, et la lutte a produit ce qu'elle a produit partout où des romantismes nationalistes sont entrés en conflit : des catholiques, fils d'une même Mère, et frères d'un seul Christ, nourrissent les uns envers les autres de véritables sentiments de haine...

Sans compter que chez ceux dont la foi n'est pas très vive, les convictions religieuses souffrent grandement, parfois, de voir des coreligionnaires, des membres du clergé même, non seulement se comporter comme si langue et la culture primaient tout, mais mêler à leur religion toute une vague et fausse mystique romantique où sentiments religieux et sentiments nationalistes sont habilement fondus.

Voilà pour la Belgique.

On pourrait invoquer l'exemple de l'Irlande, où le nationalisme des extrémistes a mis le pays à feu et à sang, celui de la Catalogne, de la Yougo-Slavie, de la Tchéco-Slovaquie, de la Pologne.

En Allemagne, au début de la guerre, le nationalisme apparaissait à certains catholiques allemands, dont la raison n'avait pas entièrement abdiqué, comme un tel danger pour l'Église, qu'ils prévoyaient, après une victoire allemande dont ils ne pouvaient douter, un effroyable Kulturkampf.

Quant à la France, vous me permettez, mon cher ami, d'être sincère, parce que vous connaissez les sentiments qui m'animent envers la Fille aînée de l'Église. Le nationalisme français actuel — et je ne vise pas plus spécialement le nationalisme d'Action Française, mais, d'une façon générale, l'exaltation actuelle du sentiment patriotique français, — s'il produit à l'intérieur d'heureux effets d'union sacrée et de pacification religieuse, ne présente-t-il pas certains dangers dans son action à l'extérieur ?

L'Église, le corps mystique du Christ, n'a-t-elle pas eu à souffrir dans tel ou tel de ses membres (je pense plus particulièrement aux Églises d'Asie) d'un patriotisme français exagéré, d'un nationalisme qui pratiquement fait passer parfois l'intérêt de la France (vrai ou supposé) avant l'intérêt de l'Église dans tel pays donné ?

Et croyez-vous qu'il soit défendable que des écrivains catholiques français jugent tout et toujours du point de vue de l'intérêt français ? Comme si les intérêts de l'Église dans un pays ne pouvaient parfois exiger de la part des catholiques français qu'ils fassent passer à l'arrière-plan leurs préoccupations nationalistes !

Et ceci conduit à envisager un autre aspect du problème : l'emploi à des fins nationalistes de la religion catholique, et la facilité avec laquelle de nombreux catholiques acceptent pareil emploi.

Si le catholicisme allemand n'a pas été en 1914, et depuis, à la hauteur de sa mission, n'est-ce pas, comme disait Prum, parce qu'il s'était « byzantinisé » ? Et sans vouloir s'immiscer le moins du monde dans des querelles qui ne regardent que les Français, il doit être permis de dire que les étrangers catholiques ont l'impression que leurs frères de France semblent parfois faire passer leurs sentiments nationalistes avant leurs sentiments religieux et qu'il est arrivé au gouvernement de la République d'exploiter habilement les sentiments nationalistes des catholiques... quelquefois même contre les véritables intérêts du catholicisme.

L'Italie nouvelle, dont quiconque a le souci de l'avenir de l'Europe salue avec joie la naissance, n'est-elle pas nationaliste au premier chef ? Et l'exaltation du sentiment national italien n'est-elle pas de nature à inspirer les plus légitimes inquiétudes à tous ceux qui désirent voir la Papauté conserver sa plus entière indépendance et qui redoutent que le nationalisme italien n'essaie de s'en servir pour réaliser ses fins ?

Certes, dans des nations catholiques comme la France et l'Italie, le nationalisme a eu l'excellent résultat d'amener nombre d'hommes à retrouver l'âme véritable de leur pays toute pétrie de catholicisme et à les ramener à la foi de leurs pères, alors que le nationalisme allemand par exemple a conduit nos frères d'outre-Rhin à de tristes abdications ; mais, à côté de ces bons effets, il en est d'autres, et l'exploitation de la religion dans un but national n'est pas le moins regrettable.

Quand donc la *Revue catholique des idées et des faits* s'est permise un jour, à la suite de je ne sais plus quel méfait nationaliste, de lancer le mot : « le nationalisme sera la prochaine hérésie condamnée », ce qu'elle voulait dire, c'est qu'à constater partout l'exaltation des sentiments linguistiques, raciques, culturels, nationalistes, à voir aux prises dans des luttes passionnées, soit des catholiques d'un même pays, soit des catholiques de pays différents, et cela trop souvent avec l'ac-

tive collaboration, voire même sous la direction de nombreux membres du clergé, on ne peut pas ne pas se dire que l'Église, « la robe sans couture », court l'immense danger d'être déchirée.....

Ce danger là, il faut que les catholiques de tous les pays s'emploient, de toutes leurs forces, à le conjurer. Soyons patriotes ! Catholiques, soyons les meilleurs enfants de la Patrie. Que notre patriotisme soit éclairé, ne négligeant aucun facteur humain légitime. Soyons prudents, autant qu'on peut l'être. Évitions d'être niais et dupés. Mais au-dessus de la Patrie, il y a l'Église ! Et l'amour du Christ et de son Église, de toute son Église, doit conserver, toujours, dans nos cœurs, la première place. Or, pratiquement, le nationalisme qui souffle sur le monde tend à reléguer cet amour après celui de la langue, de la race, de la culture, de la nation... et voilà l'hérésie pratique qui ravage l'Église.

Abbé R. G. VAN DEN HOUT.



Nationalisme, Internationalisme, Société des Nations (1)

Je tiens à le déclarer très haut : je deviens chaque jour davantage partisan de la Société des Nations. Je sais avec quelle intensité, quelles excellentes méthodes on travaille dans les bureaux de Genève ; je sais que nulle part on n'y est plus sagement réaliste, plus éloigné des utopies, mieux averti de ce que la S. D. N. peut faire ou ne pas faire ; je sais à quels résultats on y parvient, — lentement, sans tapage, sans même assez de réclame, — résultats souvent ignorés du grand public. Tels sont donc les sentiments de sympathie active et fidèle que m'inspire la S. D. N. en tant qu'institution. Mais en tant qu'idée, comment ne pas comprendre, — fait qui doit nous réjouir, nous tous qui appartenons à la religion de l'unité, — le besoin d'unité, cet effort de synthèse qui inspirent, plus ou moins confusément, une époque dont la mission est de reconstruire ? Comment ne pas reconnaître que la reconstruction implique à son tour, d'abord la paix, ensuite la collaboration des peuples ? Ceci soit dit, en passant, contre les fanatiques du nationalisme. La Société des Nations est vraiment l'organe créé par le besoin ; organe bien imparfait si l'on veut, bien faible, peut-être provisoire, mais dont il suffit de constater qu'il a rendu déjà de grands services, pour justifier son existence et lui valoir l'appui des esprits droits. En effet, le monde est encore si malade, la reconstruction encore si mal ébauchée, les moyens de ramener l'ordre et la paix si peu nombreux, qu'en toute conscience, n'ayant pas le choix, on n'a pas le droit de porter atteinte à une organisation qui fonctionne, et ne fonctionne pas complètement à vide. J'engage vivement mes coreligionnaires hostiles à la S. D. N. à réfléchir là-dessus.

Mais il y a Société des Nations et Société des Nations. Celle dont je parle ici et dont je prends la défense, c'est la Société des Nations officielle telle qu'elle a été fondée par les gouvernements, telle qu'elle est actuellement constituée : sous la direction du Conseil et le contrôle d'une Assemblée générale, un ensemble d'organes techniques chargés

(1) M. Maurice Vaussard a eu la grande amabilité de nous communiquer la deuxième partie de la réponse de M. Gonzague de Reynold à son enquête sur le nationalisme. Nous sommes très heureux de la publier en Belgique en même temps que *Les Lettres* (n° de décembre), la font connaître en France. Dans une première partie, parue dans le numéro de novembre des « Lettres », M. de Reynold a étudié « le nationalisme vu de Suisse et en Suisse. »

d'étudier et de résoudre, si possible, toutes les questions qui ne peuvent être étudiées et résolues qu'internationalement. Cette Société des Nations-là, je la comparerais à une centrale « téléphonique » : elle en a toute la commodité. Son rôle, en effet, est simplement de centraliser et de régulariser les rapports internationaux.

Mais autour de cette Société des Nations officielle, réelle, réaliste, il y en a une autre, officieuse, latente, utopique. Elle encadre, assiège la première dont elle cherche à s'emparer, fût-ce en y entrant par des soupiraux. Elle voudrait en faire à la fois son temple et sa forteresse, opposer Genève et Rome, accaparer l'éducation des peuples, réaliser l'unité selon des schémas.

Cette société-là, on l'a reconnue tout de suite : c'est le super-état, la super-Église rêvée par les francs-maçons, les protestants libéraux, les juifs, les pacifistes, les socialistes, — en un mot, par tout ce syncrétisme dont les quatorze points de Wilson forment le vague credo. Appelons ces messieurs « la Compagnie internationale des Nuages ». Rien de nouveau, certes ; au contraire. Cette dernière vague de fond du romantisme politique, social, religieux, charrie comme des épaves les idées de Rousseau, les systèmes de l'Encyclopédie, les songes de Saint-Simon et les enfantillages d'Enfantin, la perruque de Condorcet et le képi de Victor Hugo. Mais elle est encore bien redoutable, parce qu'elle est un effort suprême pour ébranler, avant de retourner en arrière, ces deux rochers qui, selon la formule, « barrent la route du Progrès » : les patries, l'Église.

Cette comparaison de la vague battant le rocher est banale sans doute, mais elle est juste. Nous avons, en effet, toutes les raisons de croire qu'il s'agit là d'une fin, non d'un commencement : les idées de ce romantisme sont si vieilles, l'expérience les a tant de fois contredites ! Mais, s'il s'agit d'un dernier acte, persuadons-nous bien qu'il sera long, violent, avec pour nous des rôles difficiles à tenir. Car ces idées, pour vieilles et creuses qu'elles soient, et parce que précisément vieilles et creuses, ont encore d'innombrables partisans. Je ne parle pas des anciennes générations, — des hommes du XIX^{ème} siècle : cette réserve fond chaque jour. Mais l'internationalisme humanitaire a certainement pénétré dans les masses. S'il est en train de perdre l'élite, il a pour lui l'armée des demi-intellectuels. Il s'est implanté dans le cerveau de ces pays neufs qui n'ont pas derrière eux l'expérience des vieilles nations. Et surtout, il est propagé par des organisations puissantes, comme le socialisme et la franc-maçonnerie. Son succès vient précisément de son insuffisance, de sa pauvreté intellectuelle : il vend à bon marché, il met à la portée de toutes les cervelles un idéalisme séduisant comme de la pacotille, un mysticisme et une philosophie de grand bazar. Avec lui dans sa poche, n'importe quel maître d'école secondaire de province, quel pasteur américain, quel politicien de Montevideo, quel étudiant asiatique peut se figurer qu'il possède la sagesse et qu'il marche en tête du progrès. Il satisfait bien des tendances, bien des instincts : les jalousies sociales, les illusions qu'on veut se faire sur l'avenir du monde, le sentiment religieux qui est certainement partout depuis la guerre...

Ce laïcisme, cet internationalisme humanitaire me paraît donc bien plus redoutable que le nationalisme. On s'en aperçoit peut-être moins en France qu'ailleurs. Mais je supplie nos amis français de ne pas se figurer que la carte morale du monde, c'est la France d'abord, puis quelques pays latins, — et que le reste, on peut le désigner vaguement comme les « *terra incognita ubi sunt leones* ». Je les supplie surtout de ne pas se figurer que l'influence et le prestige des idées françaises — on sait ce que j'entends par idées françaises : ce n'est point, en tout cas, la Déclaration des Droits de l'Homme — soient encore assez forts pour contrebalancer le prestige et l'influence des idées germaniques, slaves, américaines. Il ne faut pas se faire d'illusions : Einstein, Freud, le comte Kaiserling, Bernard Shaw, pour ne citer que ces noms, sont bien plus les conducteurs de la grande opinion universelle que Barrès, Maurras, Psichari ou Bourget (1). Il se peut que de France ou d'Italie, le nationalisme apparaisse comme l'hérésie de demain : de l'observatoire où je me trouve, l'internationalisme apparaît comme l'hérésie d'aujourd'hui.

* * *

Il ne s'agit point d'ailleurs, parce qu'on réproche l'internationalisme, d'approuver le nationalisme. Le nationalisme est un danger pour la

paix, dès qu'il tend à nier la solidarité des peuples, à exciter les haines entre les nations, à réveiller les appétits de conquête. Sa grande erreur, — ce qu'on appellera plus tard son « erreur historique », — c'est de méconnaître ce besoin d'unité, cet effort de synthèse dans lesquels nous vivions tout à l'heure la marque d'une époque dont la mission civilisatrice consiste à reconstruire. Au point de vue catholique, il est une hérésie dès qu'il déclare la nation au-dessus de la morale et en fait un Dieu ; il est une hérésie, — plus subtile et dangereuse encore, — lorsque, tout en prodiguant à l'Église ses louanges, voire ses faveurs, il cherche à s'en servir pour ses fins de domination et veut la réduire au rôle de religion officielle, comme le fit pour l'Etat romain le polythéisme auquel nul ne croyait mais dont on imposait la pratique par la contrainte. Mais, heureusement, tous les nationalismes ne vont pas jusque là, ni tous les nationalistes. Pourtant il en est qui franchissent la limite. Ainsi, la *Vossische Zeitung* du 28 janvier publiait un article consacré à l'agitation religieuse des sociaux-nationalistes bavarois (parti Hitler). Cette agitation — d'après notre source — tendrait à fonder en Allemagne une église populaire où, en vertu du principe que chaque peuple sent la divinité différemment selon son essence et son évolution historique, on adorerait le Dieu allemand ! Cette idée semble absurde : elle n'en est pas moins l'expression extrême d'une tendance mystique, latente dans tous les nationalismes ! Le hussisme est-il autre chose ? Quand on fait de la nation le but suprême à qui tout se doit subordonner, on arrive logiquement à la religion nationale ; autrement dit, on retourne à la conception purement primitive de la religion.

Toutefois, ce n'est point le fond du nationalisme qui me paraît condamnable, mais bien ses excès, ses extrêmes tendances, tandis que le fond même de l'internationalisme me paraît condamnable, si certains de ces aspects peuvent éveiller chez les catholiques de la sympathie. Dans l'ensemble, si je compare le nationalisme à l'internationalisme, je trouve dans le premier un fondement d'idées plus claires et justes, de sentiments plus naturels et plus sains que dans l'internationalisme, et surtout un sens autrement positif des valeurs humaines. Le nationalisme est au moins conservateur des patries, des traditions, des autorités que l'internationalisme vise à détruire. Il lui manque le fait, tandis qu'à l'internationalisme il manque la base. Et pourtant, l'on découvre encore dans ce dernier bien du catholicisme retourné, dévié : « Au fond des combinaisons des sectaires actuels, écrivait Chateaubriand à la fin des *Mémoires d'Outre-tombe*, c'est toujours le plagiat, la parodie de l'Évangile, toujours le principe apostolique qu'on retrouve. »

Entre le nationalisme et l'internationalisme, la mission de l'Église est une mission d'équilibre, de mesure : il s'agit de dénoncer leurs excès, leurs déviations, leurs erreurs, de leur assigner leurs limites. Voilà pourquoi je redouterais, par exemple, une condamnation isolée du nationalisme. Je craindrais qu'un tel geste ne produisit un « choc en retour », favorable à l'internationalisme. N'oublions pas, en effet, combien de catholiques se sont laissés contaminer par les utopies, jusques à chercher des conciliations impossibles entre catholicisme et communisme, comme s'ils n'avaient point déjà suffisamment compromis l'Église avec la démocratie ! N'oublions pas combien de catholiques font de l'équilibrisme sur la crête, hérissée pourtant de tessons, du mar qui sépare notre doctrine des idées révolutionnaires ! N'oublions pas enfin les non-catholiques : une condamnation du nationalisme par cette Rome dont ils subsistent, malgré eux, le prestige et l'influence, encouragerait les peuples incertains à pencher davantage encore sur la gauche. Car cette condamnation serait immédiatement exploitée par les partis internationalistes. Ils commenceraient par célébrer le libéralisme du Saint-Siège, son accord avec les temps nouveaux, sa réconciliation avec le progrès ; ensuite, viendrait le moment où ils se serviraient contre nous, contre le Saint-Siège, de cette attitude qu'ils auraient soigneusement déformée. Ainsi firent les libéraux au début du pontificat de Pie IX.

Mais Rome sait déjà les paroles qu'il faudra prononcer. Quant à nous, dans ce désarroi général des esprits, dans cette anarchie intellectuelle et morale, au milieu de ces vents contraires qui soufflent des poussières dans toutes les directions, c'est vers elle que nous nous retournons pour lui demander, non pas tant de fulminer des condamnations négatives, que de nous donner des directions positives. Car vis-à-vis de toutes ces idées, de toutes ces tendances qui sollicitent

la France à ses yeux, c'est encore plus Anatole France que Maurras ; Gide que Psichari, *La Nouvelle Revue Française* que *Les Lettres*.

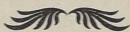
(1) Et d'ailleurs ce que l'étranger lit de la France, ce qui représente

notre époque, nous ne savons pas toujours, nous autres catholiques agissants et pensants, quelle doit être notre ligne de conduite, jusqu'où nous pouvons aller, soit dans la résistance, soit dans la conciliation. Cette incertitude explique pourquoi il n'existe pas encore, — à notre détriment, — une « unité de front » catholique vis-à-vis de la Société des Nations, pour prendre un exemple.

Ce que les catholiques, ce que le monde entier attendent de Rome, ce n'est donc point des réponses partielles, mais une synthèse. Nous sommes impatients de voir s'ouvrir le prochain Concile œcuménique, car nous le pressentons décisif pour l'histoire du monde. Fasse l'Esprit-Saint qu'il réalise l'*Unum sint*, par une affirmation nouvelle de ce qui fait, surtout maintenant, et fera toujours plus, la double force d'attraction, de reconstruction de l'Église : l'intransigeance doctrinale et la charité.

GONZAGUE DE REYNOLD,

Doyen de la Faculté des Philosophies et
Lettres de l'Université de Berne,
Membre suisse et secrétaire à la Commission de
Coopération intellectuelle de la Société des Nations.



Mussolini, la famille, l'Etat

Le Sénateur Enrico Corradini nous avait fait l'honneur et l'agrément d'expliquer, de commenter les doctrines et les passions qui permettent à l'Italie son merveilleux redressement.

La tête un peu penchée, une tête toute rasée, de traits nets et fins, une tête étonnamment ressemblante à celles que la sculpture nous a léguées des sénateurs de l'Ancienne Rome, les yeux vifs mais d'une flamme toute intellectuelle, la voix confidentielle, douce, presque lasse, ce Toscan quinquagénaire parlait ainsi :

« Nous, hommes de la génération qui précéda le fascisme, nous avons vécu les années pénibles, les années horribles de la Bête Triomphante.

» Le rationalisme, dégénérescence de l'esprit humain, vil et fol refus d'admettre ce qui dépasse notre entendement, l'emportait à peu près dans toutes les sphères de notre nation.

» Nous devenions un peuple négateur du Mystère, négateur plein de dédain et d'hostilité pour l'Infini.

» Culture, arts, sciences, histoire, école, politique, la vitalité de la patrie se dégradait, se stérilisaient, se détruisaient ainsi.

» L'individu oublieux des fins supérieures auxquelles il doit tendre et auxquelles doit tendre son pays, s'acharnait à la poursuite de satisfactions particulières et immédiates.

» Un de ses premiers soins était de se soustraire à l'autorité de l'État et, afin de s'y soustraire mieux, un de ses premiers soins était de l'affaiblir beaucoup, soit par le libéralisme, soit par le démocratism, soit par le socialisme.

» Une autre tendance de l'individu perverti de la sorte était de s'affranchir vis-à-vis de la famille, de se refuser à la paternité, de se résoudre à l'infécondité. Procréer n'est-ce pas entreprendre beaucoup sur l'avenir ? N'est-ce pas lier sa des-

tinée à d'autres destinées ? N'est-ce pas se sacrifier soi-même et pour des êtres dont on ne connaîtra sans doute ni l'achèvement, ni les bonheurs, ni la gloire ? Il y a là une générosité, une abnégation qui est un mystère. Ces sentiments ne sont bien alimentés et soutenus que par un spiritualisme de haute qualité.

» La neutralité de notre État, avant le fascisme, nuisait donc profondément à la fécondité de notre espèce.

» Et sa faiblesse devant l'Étranger, les incertitudes auxquelles il nous condamnait, les risques auxquels il nous exposait ajoutaient considérablement à cette nuisance. Comment les époux s'élanceraient-ils à élever en grand nombre des fils si ceux-ci sont destinés à subir des défaites, à périr dans d'inutiles et douloureuses hécatombes ?

» La principale richesse de l'Italie, sa principale force, son principal atout, c'est sa natalité.

» Un État qui adhère magnifiquement à un spiritualisme et qui soit fort dans la mêlée des peuples est donc pour nous, Italiens, de nécessité vitale.

» Ce spiritualisme ne peut être chez nous que le Catholicisme. Cette force ne peut être chez nous que par une autorité maîtresse du parlement ou qui évince les parlementaires.

» Bref, notre avenir, notre vie même suppose qu'une grande part soit faite à l'absolu, c'est-à-dire en fin de compte à des réalités qui dépassent, incommensurablement, l'individu, au Mystère. »

* * *

Quelques heures après, le Général Bolzon condamnait, maudissait le règne de la Bête Triomphante, au nom de ceux-là mêmes qui luttèrent et périrent sur les champs de bataille de l'Italie pendant la dernière guerre.

« Ce fut, disait-il avec une brûlante éloquence, ce fut plus un combat d'engins, d'explosifs et de hordes qu'une lutte d'âmes.

» On accumula les moyens de destruction, et on ne songea pas à un effort égal ou plus grand de hausser les esprits et les cœurs. Ne consentit-on pas, ne s'habitua-t-on pas à désigner les soldats par ces mots affreux, invention sans doute de quelque brute : le matériel humain ?

» Les nations en furent terriblement punies.

» Leurs jeunes générations furent saccagées. Et ce fut par l'étendue des massacres qu'on jugea du vainqueur et du vaincu.

» L'intelligence exilée des combats fut pareillement exilée des traités.

» Les nations s'affrontent sans noblesse, comme des monstres élémentaires, secoués par la frénésie d'en imposer grâce à l'agilité ou à la vigueur de leurs bras, de leurs pattes, de leurs griffes, de leurs crocs.

» La victoire, la vraie victoire sera le lot de ceux qui auront, en même temps qu'une somme normale de moyens physiques, l'élan le plus inspiré, le plus spiritualiste, le plus élevé, le plus conforme aux meilleurs dons de l'humanité. La victoire sera le lot du pays le plus prompt et le plus constant à vivre dans l'héroïsme.

» Le fascisme est un héroïsme. Il est une manifestation des plus hautes vertus guerrières et civiques. Il est possible chez les peuples qui ont gardé ou qui ont recouvré un idéal puissant, stimulateur et rénovateur. Il est impossible chez les autres. Il ne serait là qu'une violence, une violence vulgaire au service

d'hommes repus et voulant abattre les faméliques, les maigres qui les entourent. »

* * *

Naturelles, vives et affectueuses sympathies du spiritualisme et d'une vie conjugale digne de ce nom — intimes rapports du spiritualisme et du fascisme : telles étaient les conclusions de ces entretiens avec deux personnalités éminemment représentatives de la Nouvelle Italie.

Il ne faut donc point s'étonner que M. Mussolini ait fait, dès son avènement, des réformes capitales en faveur des familles.

* * *

La plus importante de ces mesures est, sans conteste, le décret exonérant de tout impôt les héritages entre parents et enfants, époux et épouse, frères et sœurs, oncles et neveux.

Un rapport remarquable fut publié sur ce sujet par le Dictateur et approuvé le 20 août 1923 par Sa Majesté le Roi. Des déclarations qui ont précédé et d'autres qui ont suivi permettent de bien comprendre les intentions.

Le chef du Cabinet de Rome s'est guidé : 1° par des considérations morales ; 2° par un souci de justice distributive ; 3° par des calculs d'ordre économique ; 4° par des réminiscences historiques, par une ardente fierté de ce que sa patrie fit en ce domaine aux meilleurs siècles de son long et grandiose passé.

I. CONSIDÉRATIONS MORALES. — Tant pour elle-même que pour l'Humanité, l'Italie doit être forte.

Elle ne sera forte que si ses foyers sont abondamment peuplés et s'ils sont stables.

Ils n'auront cette foule d'enfants et cette stabilité que s'ils possèdent un patrimoine qui les garantisse de l'adversité et qui lie les uns aux autres, et très étroitement, ceux qui vivent à présent, ceux qui sont morts et ceux qui vont naître.

« Nous ambitionnons, proclame avec énergie le Dictateur fasciste, nous ambitionnons que chacun de nos compatriotes se considère comme le fidéicommiss des générations qui l'ont précédé et qu'il s'acharne, lui aussi, aux œuvres de tenace patience, de persévérance lucide et résolue par lesquelles notre nation fut créée, développée sans cesse et illustrée sans égale. Comment cela serait-il si les idées, les mœurs, les institutions sont individualistes et entraînent l'homme à se croire éphémère, chétif bipède entre des prédécesseurs qui ne lui léguaient rien et des successeurs à qui il ne léguera rien non plus, rien de sa pensée, rien de ses volontés, rien de son travail, rien de ce qui fut sa personnalité et de ce qui résulta de ses industries (1) ?

» L'héritage est un point d'incidence de la famille et de la propriété.

» S'en prendre à celle-ci, c'est s'en prendre à celle-là.

» Les gouvernements modernes ne sont plus, semble-t-il, à taxer les patrimoines, à les diminuer, à les détruire.

» Ils ont fait pis. Ils se sont surtout ingénies à cette besogne

au moment des décès, quand vraisemblablement les survivants subissaient déjà un préjudice très grave par la disparition d'un de ceux qui apportaient à la communauté l'aide de leur travail et les avis de leur expérience.

» Nous ne voulons plus, nous, de ces méthodes. Nous les abolissons. Aussi longtemps que nous aurons le pouvoir, on ne les rétablira pas. »

2. SOUCI DE JUSTICE DISTRIBUTIVE. — En réalité et par la force même des choses, l'État ne prélève d'impôt successoral que sur une partie des biens. Et ce sont les immeubles qui sont par lui le plus régulièrement atteints. Des fortunes immenses mais qui sont en espèces subtiles lui échappent. Deux iniquités flagrantes sont ainsi commises :

Les citoyens qui ont pour richesse des terres, des maisons, satisfont au fisc, et d'autres qui vivent à côté d'eux et qui sont beaucoup plus opulents qu'eux n'y satisfont pas.

En outre, celui qui a pour principal avoir des champs, des bois, des bâtiments est attaché dans son pays. Il y est fixé. Il lui est en quelque sorte incorporé. Le détenteur de capitaux mobiles se déplace aisément, lui. Il peut, sans grands ennuis, s'installer ailleurs et se dénationaliser. La loi successorale telle qu'elle est en vigueur dans la plupart des pays traite donc plus durement le citoyen qui s'est uni à la patrie avec une intimité particulière et sur lequel la patrie a les plus nombreuses et les plus fortes chances de pouvoir compter. Cette loi établit un privilège mais en faveur du cosmopolite, de l'instable et du nomade. Le fascisme est passionnément préoccupé d'obtenir que l'homme s'éprenne de sa nation et s'engage à unir indissolublement son propre sort et le sien. Il ne peut donc se résigner à ces façons de faire qui donnent l'avantage à ceux des citoyens qui traversent leur pays ainsi que des Bédouins, le dépouillant de tout ce qu'ils convoitent, ne lui laissant guère que leurs frusques et leurs reliefs...

3. CALCULS D'ORDRE ÉCONOMIQUE. — Le désir, la volonté d'épargne est une des vertus cardinales d'un peuple. C'est la contrarier, c'est l'affaiblir beaucoup que de taxer les héritages. Pourquoi, en effet, pères, mères, époux, épouses, frères, sœurs, oncles et neveux s'imposeraient-ils des privations, pourquoi s'efforceraient-ils de faire des économies si ce ne sont pas des êtres qu'ils chérissent qui en auront le profit, si c'est l'État qui s'en emparera pour entretenir ses innombrables fonctionnaires et l'insatiable clientèle sur laquelle s'appuient les politiques ?

L'Italie manque de capitaux. Elle a souvent dû renoncer à des entreprises lucratives ou elle a dû accepter le concours de banques étrangères, auxiliaires redoutables dont l'une, la *Banca Commerciale Italiana*, paralysa pendant une vingtaine d'années l'essor politique de la Péninsule.

Il faut donc que l'État facilite la formation de patrimoines importants.

Loin de la faciliter, il la rendrait difficile s'il restait fidèle aux méthodes fiscales dont il fut fait usage jusqu'à présent vis-à-vis des fortunes en voie de transmission.

« Depuis cent ans, déclare volontiers M. Mussolini, l'homme a été amené par les Pouvoirs Publics eux-mêmes à ne se soucier que de ses commodités individuelles et à consommer plus qu'à produire. Nous sommes fiers, oui, très fiers, des monuments que nous léguaient nos pères, et nous aimons que l'univers avoue que nous possédons là des titres éminents à l'estime et au prestige. Mais on nous méconnaît, on nous offense, on nous irrite, et profondément, quand on croit ou quand on

(1) Il est difficile, en entendant ces propos, de ne pas se souvenir des imprécations d'Ernest Renan contre le Code Civil auquel Napoléon nous soumit : « ... Code qui semble avoir été fait pour un citoyen idéal naissant enfant trouvé et mourant célibataire ; Code qui rend tout viager ; où les enfants sont un inconvénient pour le père ; où toute œuvre collective et perpétuelle est interdite ; où les unités morales — qui sont les vraies — sont dissoutes à chaque décès ; où l'homme avisé est l'égoïste qui s'arrange pour avoir le moins de devoirs possible. Un tel Code ne peut engendrer que faiblesse et petitesse. »

paraît croire que nous nous contentons d'être les héritiers de ces glorieuses générations. Cette mentalité de reniters, d'inertes, de parasites nous répugne. Nous voulons ajouter des œuvres immenses à toutes celles dont est couverte notre terre. C'est de nos activités personnelles, c'est de nos succès personnels que nous prétendons tirer et nos principales joies et nos principaux orgueils. »

Ce souci de la productivité italienne, et ce souci, qui lui est corrélatif, qu'il existe désormais à suffisance des capitaux italiens, voilà donc un des motifs qui ont dressé le Dictateur fasciste contre les impositions successorales.

4. RÉMINISCENCES HISTORIQUES. FIERTÉS DES LOIS DE L'ANTIQUE ITALIE. — Le fascisme, lit-on dans le rapport du 20 août 1923 auquel nous faisons allusion plus haut, veille jalousement à la continuité historique de la nation. Il y eut un Droit Romain qui traita avec une clairvoyance magnifique les patrimoines. La *vicesima hereditatum* de l'Empereur Auguste exemptait de l'impôt le groupe familial. Pendant le Moyen Age et la Renaissance, il fut fréquent dans la Péninsule que le père, la mère, les aïeux, les enfants et les petits-enfants, les frères et les sœurs, l'époux survivant et les neveux « ex-fratres » jouissent de ce traitement. Plus tard, le privilège s'étendit aux neveux « ex-sorore » et aux petits-neveux sans distinction. Dans les anciens États de l'Italie, dès le XVII^e siècle, la ligne directe, et souvent même les premiers degrés des collatéraux et de l'époux, furent à l'abri de l'impôt successoral. Dans les domaines du Souverain Pontife, le *Motu proprio* du 22 novembre 1826 ne soumettait à ces taxes que les transmissions de biens entre collatéraux.

Pourquoi, ayant dans ses annales des exemples de cette sagesse, l'Italie s'obstinerait-elle à s'inspirer d'idéologies étrangères, attentatoires à la vigueur des familles et à celle de la nation ? Pourquoi ne les éliminerait-elle pas de ses institutions ? Pourquoi n'entreprendrait-elle pas de ramener aux vérités de Salut Public l'Occident ?

* * *

Nous avions pensé terminer cette fois notre enquête sur les directives et les réformes de M. Mussolini.

Nous serons malheureusement obligé d'écrire un article encore.

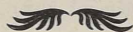
Nous essaierons alors de donner une impression d'ensemble.

Qu'on nous permette seulement de demander cette fois si le Dictateur fasciste en abolissant les stipulations du Code Civil pulvérisantes des foyers ne prend pas place parmi les restaurateurs de l'Ordre, parmi ces chefs au clair cerveau et au cœur solide qui, ayant aperçu les nécessités primordiales d'un peuple, contraignent l'État à s'y conformer, à les servir avec une exacte et vive fidélité.

Les élites européennes qui n'ont cessé, depuis de Maistre et Bonald, de maudire les principes de la Révolution Française, voient donc leurs idées non plus couchées froides aux pages des livres ou chevrotantes dans les chaires d'école, insoupçonnées de la masse et bafouées par les rhéteurs, mais actives, souveraines, animant un des peuples les plus vigoureux et les plus impressionnants qui soient.

On ne nous convaincra pas que nous ne pouvons pas nous en réjouir.

NORBERT WALLEZ,
Professeur à l'École Supérieure
Commerciale et Consulaire de Mons.



A Sainte Catherine

Patronne des jeunes filles et des philosophes

EN SA FÊTE DU 25 NOVEMBRE

La moitié du monde chrétien, ô Vierge d'Alexandrie, invoque votre patronage : en tout cas, la partie la plus bruyante, les étudiants et les jeunes filles, et la partie la plus digne de considération, les philosophes.

Votre dernier biographe, — un titre peut-être trop lourd puisque, d'après les Bollandistes, « princes de l'érudition catholique », il ne nous est possible de rien affirmer de votre vie avec quelque vraisemblance, — M. l'abbé Henri Bremond, assure que « la dévotion moderne, conduite par des lois mystérieuses vers d'autres autels, abandonne insensiblement les vieux protecteurs de la chrétienté, Saint Jacques de Compostelle, Saint Christophe, Saint Roch, Sainte Barbe et vous, avec eux, ô Sainte Catherine ». Mais il nous garantit en même temps que « votre culte est assuré de ne pas périr. « Lorsque tant et tant de chefs-d'œuvre », dit-il, « qui nous parlent de vous ne seront plus que poussière, votre filleule Jeanne d'Arc apprendra votre gloire aux fidèles des derniers jours : « Pourquoi, demandaient à la Pucelle les » juges du sinistre procès, pourquoi regardiez-vous, allant à la guerre, l'anneau qui portait les noms de Jésus et de Marie ? » Et Jeanne d'Arc de répondre : « Par plaisance, et parce qu'ayant cet anneau à la main et au doigt, j'ai touché Sainte Catherine qui m'apparaissait » (1).

Ce nous est un devoir, et des plus aimables, d'approuver sans réserve M. l'abbé Bremond lorsqu'il nous garantit l'immortalité de votre culte. Car il satisfait à notre désir, et nous sommes en même temps bien assurés de sa compétence : qui donc mieux qu'un Immortel serait au courant des lois de l'immortalité ?

Mais, ô Sainte, comme il voit loin ! « Les chefs-d'œuvre qui nous parlent de vous... votre filleule Jeanne d'Arc... » Sans doute, mais c'est pour la fin des temps !

Aujourd'hui, si nous risquons, ce qui d'ailleurs n'est pas à craindre, d'oublier la date du 25 novembre, est-ce que les « midinettes », tout simplement, ne suffiraient pas à nous la rappeler, elles qui ont ce jour-là, en votre honneur, quelques usages bien établis ? Il est peu probable que ces jeunes et sympathiques petites personnes laissent tomber leur tradition : elle se traduit par un congé. Ce sont de ces choses auxquelles l'humanité a la faiblesse de tenir, surtout l'humanité de vingt ans.

Nos arrière-petits-neveux, j'en suis sûr, seront morts depuis longtemps avant qu'il soit nécessaire, pour rappeler votre souvenir, d'invoquer les chefs-d'œuvre qui vous sont consacrés : sans parler naturellement de Jeanne d'Arc, expressément réservée pour les jours de l'Apocalypse...

Vos patronages, ô Sainte, sont nombreux, mais ils sont encore plus disparates. M. l'abbé Bremond nous en donne la raison : « Seule, parmi tous les habitants du paradis, vous avez les trois auréoles : l'auréole blanche des vierges, l'auréole verte des docteurs et la rouge des martyrs ».

La première met sous votre égide tutélaire toutes les jeunes filles et même toutes les vieilles : ce qui vous assure déjà une immense clientèle.

La seconde... mais c'est beaucoup plus compliqué ! Énumérons : « Les contemplatifs, les écoliers, les sociétés savantes, peut-être le tribunal de la sainte Rote, les notaires, les orateurs, les théologiens, les philosophes et, en général, tous les étudiants. » Quel peuple !

L'Académie française, qui figure de toute évidence au plus illustre rang des sociétés savantes, est donc sous votre patronage : ceci achève de nous expliquer pourquoi votre biographe y est entré si facilement. Sans doute la merveilleuse souplesse de son talent est-elle la cause la plus évidente de son succès : mais nous savons que le talent ne suffit pas toujours à ne point faire antichambre au bout du pont des

(1) Abbé HENRI BREMOND, *Sainte Catherine d'Alexandrie*, dans la collection « L'Art et les Saints ». Paris, sans date.

Arts. M. l'abbé Bremond fut dispensé de cette formalité maussade. Daignez nous dire, ô Sainte Catherine, si le ciel, en cette circonstance, ne l'a pas un peu aidé, à la prière de la plus charmante de ses Saintes.

Reste votre troisième auréole, l'auréole rouge du martyre. Elle vous a mérité de nouveaux protégés encore : par l'insuccès complet d'un horrible préparatif de votre supplice : « N'as-tu pas honte », avait dit à l'empereur le prévôt d'Alexandrie, « d'être occupé si longtemps à forcer la volonté d'une femelle ? Catherine n'a point encore vu une vraie manière de tourment, un supplice qui soit de nature à l'épouvanter. Suis mon conseil et commande que soient faites sans tarder quatre roues selon le modèle que je donnerai. Fais qu'on amène Catherine auprès de ces roues et qu'elle considère à loisir l'impétuosité de la machine qu'on mettra en mouvement devant elle. Si elle ne tremble pas, qu'elle soit jetée en la machine tournante et périsse par martyre inouï. »

C'était en effet un instrument épouvantable et dont la seule description nous fait frissonner d'horreur : quatre roues aux jantes semées de pointes énormes, aux rayons semblables à de gigantesques lames de rasoirs ; deux tournaient dans un sens ; les autres en sens contraire ; jetée au milieu, vous auriez été par elles déchiquetée membre à membre. Mais la vue de cet engin atroce n'altéra point votre divine sérénité : il n'était pas facile de vous émouvoir. Le prévôt Chursates en fut d'ailleurs pour ses efforts diaboliques d'imagination, et l'empereur pour ses frais. Un Ange cassa la hideuse machine, et ses débris, projetés au loin, allèrent tuer les assistants, qui comptaient se rassasier cruellement du spectacle de votre torture. Jacques de Voragine nous assure qu'ils périrent au nombre de quatre mille : ne vous semble-t-il pas que c'est beaucoup ?

Mais, « grâce à cette curieuse machination de roues, vous êtes devenue tout naturellement la patronne des innombrables métiers qui usent des roues et de ceux qui en fabriquent : charrons, meuniers, tourneurs, cordiers, potiers, fileuses, remouleurs et tant d'autres ! Les barbiers se souvenant de lames de rasoirs qui servaient de rayons à vos roues ; sans parler des drapiers, pourpointiers, étameurs, plombiers, cordonniers, tailleurs, corroyeurs, limiers, toutes corporations à vous consacrées et pour des raisons plus ou moins subtiles ». Et c'est en effet une « chose singulière et douce à méditer », comme le relève l'ingéniosité de votre biographe, de voir que vous êtes en même temps la patronne des maîtres de l'intelligence et des plus humbles « mécaniques ».

Vous « veillez sur les roues chétives des gagne-petit ». Et si l'industrie moderne n'avait pas pensé qu'elle est assez puissante, — le nombre des gens qu'elle tue le prouve surabondamment ! — pour se passer du patronage des Saints, quelle est donc la machine d'aujourd'hui sur laquelle vous ne veilleriez pas ?

Et parce que du lait sortit de votre corps, au coup d'épée du bourreau, vous êtes encore devenue la patronne des femmes en couches, des nourrices, « et de celles qui tenaient les bureaux de placement pour les nourrices et qu'on appelait jadis « recommanderesses ».

Non, ce n'est pas assez dire que la moitié du monde invoque votre patronage. Il est plus juste de conclure, avec M. l'abbé Bremond, que « tout le peuple chrétien est à vos genoux ». Quel est, par exemple, l'homme qui n'étudie point ou qui ne fait pas mouvoir une roue ?

Cependant, parmi cette foule innombrable de vos protégés, deux catégories sont particulièrement célèbres, qui méritent, plus que toutes les autres, de sentir les effets bienfaisants de votre patronage : les jeunes filles, parce que... mais est-il nécessaire de donner des raisons ? Et les philosophes, parce qu'ils sont les rois de la pensée ; parce que nous sentons qu'ils planent, très haut au-dessus de nous, dans des régions que nous contemplons avec un respect d'autant plus grand qu'elles nous sont presque toujours inaccessibles ; et aussi parce que nous nous demandons à certaines heures, avec une angoisse accablante, si leur race majestueuse n'est pas désormais frappée de stérilité et condamnée à disparaître, dans un bref délai, pour la déchéance suprême de l'humanité misérable...

Les jeunes filles et les philosophes du vingtième siècle ont, eux aussi, besoin de votre puissante intercession. Ne les abandonnez pas, nous vous en supplions, ô Vierge, si aimable, d'Alexandrie !

Votre prétendue coiffe, ô Sainte, joue un grand rôle dans votre patronage. Ses vicissitudes sont curieuses, bien que son symbole soit demeuré immuable : ce qui d'ailleurs est l'essentiel.

Jadis votre coiffe n'avait point, si on peut dire, d'existence propre. Vous coiffer, ce privilège fameux que détruisait le mariage, ne con-

sistait qu'à prendre soin de vos autels et, plus précisément, à orner votre statue, aux jours de fêtes, d'un voile ou d'une couronne. Combien de milliers de fois, à travers les siècles, de jolies mains n'ont-elles pas fait ce geste gracieux ? Cet hommage est aujourd'hui désuet, sauf peut-être dans quelques campagnes reculées et que l'on juge rétrogrades : nos jeunes filles s'occupent de leur propre toilette beaucoup plus volontiers que de celle des Saintes. Elles en ont du coup oublié que la coiffe de Sainte Catherine, c'était sur votre tête qu'elles avaient le devoir de la poser ; et elles n'ont point hésité à la mettre sur la leur ! Votre coiffe est devenue une chose indépendante, qui ne doit plus différer très sensiblement d'une coiffe bretonne de Quimper ou de Pont-Aven. Je suppose qu'on la trouve dans le commerce. Il existe, en tout cas, sur ses épingle, des calculs subtils...

Rester fille, c'était jadis continuer à coiffer votre statue, jusqu'à l'heure suprême d'aller vous voir en paradis ; rester fille désormais, c'est se coiffer soi-même de votre pseudo-coiffe ! Mais, aujourd'hui comme autrefois, c'est demeurer, de bon ou mauvais gré, sous votre patronage.

De bon ou de mauvais gré... Et plus souvent, hélas ! de mauvais que de bon ; involontairement que de propos délibéré...

Votre patronage, Vierge d'Alexandrie, n'est en général aimé que pour un temps. On vous préfère Sainte Anne, et très vite ! Vous êtes indulgente aux transfuges ; et vous priez pour leur bonheur, à l'heure précise où elles vous quittent.

Mais il y a celles qui ne vous quittent pas et qui pourtant le voudraient bien, les malheureuses filles délaissées qui vous coiffent, la mort dans l'âme. C'est pour celles-là, aimable Sainte, que je vous implore : pour vos protégées... malgré elles.

Elles nous semblent aujourd'hui plus nombreuses que jamais : ce dont la cause la plus apparente et la plus douloureuse, à laquelle le temps seul pourra apporter remède, est une horrible turerie que l'avidité conquérante d'un peuple avait rendue inévitable. Que Dieu prenne en pitié les souffrances héroïques auxquelles ces froides paroles ne veulent faire qu'une allusion pleine de respect et d'une admiration infinie !

Voici qui n'est pas aussi tragique : celles qui vous coiffent sont presque toujours celles qui le méritent le moins. L'explication n'est que trop simple : la sottise et la cupidité des hommes.

Tout se résout aujourd'hui à coups de billets de banque. Les justes noces ne font pas exception à cette loi régulatrice de notre activité. Les maris s'achètent comme les robes ou les chapeaux : il y en a beaucoup qui s'offrent d'eux-mêmes à la quatrième page de certains journaux ; et chacun d'eux porte au cou une petite étiquette indiquant son prix, exactement comme une marchandise dans un magasin bien ordonné ; on y joint généralement quelques considérations optimistes sur les qualités du produit, surtout dans les prix élevés ; cela s'appelle : faire l'article. La valeur de l'argent ayant beaucoup diminué, il est difficile de trouver quelque chose de passable à moins de cent mille francs ; au-dessous de ce prix commencent les rebuts, les laissés pour compte...

Ces mœurs, ô Sainte, vous étonnent ? L'annonce matrimoniale, je le sais bien, n'était pas connue à votre époque ; il me semble qu'elle est d'invention relativement récente. Mais c'est un progrès qui a rencontré un vif succès. Il y a aussi beaucoup de gens, dans cette sorte de commerce, qui travaillent à la commission : il paraît que c'est bien payé...

Que voulez-vous que fassent les pauvres filles qui n'ont pas d'argent pour aller au marché ; qui n'ont que leurs beaux yeux, ce qui ne vaut pas cher ; ou qui n'ont que leurs qualités, ce qui vaut encore beaucoup moins ? Que voulez-vous que fassent les pauvres filles, alors que le choix, même entre jeunes filles riches, — et de la part des bonnes familles bien pensantes, — ne s'établit que trop souvent au compte exact de leurs écus ? On ne trouve plus dans notre monde moderne qu'une seule chose qui soit gratuite : la coiffe de Sainte Catherine.

C'est à la perspective inimicale de cette coiffure symbolique que nous devons tant d'avocates et tant de doctresses, d'innombrables professeurs en jupes et des bachelières encore plus innombrables, des artistes sans talent, des infirmières sans vocation, et le peuple immense des sténographes, des dactylographes, et des dames employées de tous noms et de toute envergure, qui se précipitent, avec une hâte fébrile, mais sans aucun enthousiasme réel, à l'assaut des nouvelles carrières féminines. En fait de carrières elles n'en désiraient qu'une : celle de mère de famille. Mais celle-là devient de plus en plus inaccessible : les diplômes coûtent moins cher que les maris.

Que de tendresse cependant est condamnée à rester éternellement sans emploi dans tous ces jeunes cœurs, ou bien à être détournée, sous une forme brutale, dans l'égarement d'une minute de désespoir, vers les plaisirs éphémères !...

Daignez, ô Sainte Catherine, venir gracieusement au secours de toutes les pauvrettes, intellectuelles ou ouvrières, « midinettes » ou doctresses, qui en ont assez d'appartenir à votre confrérie. Et que l'effet, un peu inattendu, de votre protection soit de les soustraire à cette protection même. Priez pour elles afin qu'elles ne vous prient plus, et montrez quelle est la puissance de votre intercession en diminuant le nombre de vos clientes ! Arrangez cela avec Sainte Anne : au ciel et entre Saintes ce doit être bien facile ! Quel paradis serait la terre si l'envie n'y régnait point !

Et puisque c'est des hommes seuls qu'il dépend que les jeunes filles ne vous coiffent plus, soyez aussi, ô Vierge d'Alexandrie, leur divine inspiratrice. Protégez-les, à l'heure du mariage, contre leur propre sottise : ceci est une œuvre gigantesque et qui exige des forces surhumaines ; voilà pourquoi, précisément, il est nécessaire que les Saints s'en mêlent : on peut être assuré que les hommes ne s'en tireraient jamais tout seuls.

Rappelez-leur cette humble vérité que le contrat de mariage n'est pas de l'essence du sacrement et que la phase la plus importante de cette cérémonie n'est point celle qui se déroule chez le notaire ; qu'il ne s'agit pas d'une opération commerciale et que les lois impérieuses qui régissent la tenue des livres en partie double ne jouent ici qu'un rôle assez secondaire ; que d'ailleurs les titres de rente qui donnent du poids à une corbeille ne doivent pas être examinés indépendamment des notes du tailleur, du bottier et de la modiste qu'ils ne suffiront pas à payer ; que les qualités morales ne sont point ici, dans le calcul, des infiniment petits négligeables, et que ce pauvre vieil amour conjugal, qu'il est de mode de ridiculiser, ne mérite point du tout l'injuste dédain où nos contemporains l'ont laissé tomber ; bref, que parmi les « sans dot », réduites à vous coiffer il y a beaucoup de jeunes filles dont les mains frêles tiennent, à défaut d'argent, une fleur exquise, et de plus en plus rare, qui s'appelle le bonheur...

Ah ! Sainte Catherine, si vous remettiez ces bonnes vieilles idées d'autrefois dans la cervelle des hommes d'aujourd'hui, quel service immense ne rendriez-vous pas à vos jeunes protégées ! Elles seraient de nouveau choisies pour elles-mêmes et non pour le carnet de chèques paternel... Et du coup le symbole de votre coiffe fameuse n'abriterait plus tant de charmantes épouses et de bonnes mères de famille, éternellement condamnées à demeurer en puissance.

Mais il ne faut pas vous dissimuler, ô Sainte, que c'est tout simplement un miracle que je viens vous demander là : il vous serait plus facile de changer de l'or en plomb et de rendre honnête un politicien que de persuader aux hommes qu'une fille pauvre n'est point, de toute éternité, destinée à vous coiffer.

— Il y a des exceptions ? — Certes oui !... et par bonheur ! Aimable Sainte, nous ne voulons pas être trop exigeants : faites seulement que les exceptions deviennent la règle, et la règle l'exception...

A vous prendre pour patronne les jeunes filles n'ont eu aucun mérite : vous étiez belle, et gracieuse, et de noble race ; et à cette époque barbare cela suffisait à enchaîner les cœurs des hommes. Votre protection était d'un heureux présage. Mais les philosophes, à vous invoquer, ont témoigné d'une qualité rare que personne ne leur aurait soupçonnée : l'humilité !

Il est vrai que ceux qui vous ont choisie étaient des philosophes très anciens, et que, depuis ce temps, cette vertu a fort bien pu se perdre en route : on ne saurait, sans une légèreté coupable, comparer les hommes à plus de quinze siècles d'intervalle, du moins quand ces hommes n'appartiennent pas au commun de l'humanité.

Les philosophes de votre époque n'ont eu avec vous que des rapports d'un seul genre : vous les avez écrasés net, dans une discussion publique, devant un empereur, et ils étaient cinquante contre vous !

Ah ! ce fut une belle séance et mémorable, encore que nous ne sachions pas, du moins avec une rigoureuse précision, comment les choses se sont passées.

D'après une première version, vous auriez uniquement disputé avec « celui des philosophes qui tenait le haut du banc », et vous lui auriez démontré la divinité de Jésus... par le témoignage de Platon et des Sibylles : ce qu'il n'avait point prévu et qui le déconcerta si fort qu'il capitula, lui et les quarante-neuf autres avec lui.

Mais votre biographe, M. l'abbé Bremond, qui est très compétent

en pareille matière, ne peut admettre une victoire aussi rapide. Il a raison : « Il faut en effet », dit-il, « bien peu connaître les disciples d'Aristote et n'avoir jamais assisté à une argumentation scolastique, pour supposer que les choses aient pu se passer ainsi. D'après saint Vincent Ferrier, une quinzaine au moins de ces philosophes descendirent dans la lice, armés jusqu'aux dents. Les syllogismes succédèrent aux syllogismes, perfides et furieux d'une part, tranquilles et triomphants de l'autre. « *Altus philosophus arguit... Et philosophus non habuit replicam. Alius dixit... Et iste philosophus tacuit.* » La scène est tout à fait vivante. L'empereur et l'auditoire jugent les coups : « Voilà un bel argument ! » s'écrie Maximin. « Oh ! l'insoluble dilemme, dit l'auditoire, pour sûr, la voici réduite aux abois. » « De l'infini au fini pas de proportion : donc l'incarnation est absurde », conclut la morgue épanouie d'un des sophistes. Mais vous, ô Catherine : « Pas de proportion mensurative, *concedo*, mais bien causative et contentive. » Et ils s'effondrent, les uns après les autres, devant vous. »

Ici encore, cependant, M. l'abbé Bremond émet quelques doutes, qui nous paraissent fort légitimes, sur la rigoureuse authenticité de cette scène. Et nous sommes, avec lui, fort reconnaissants à ce délicat Masolino da Panicale d'avoir, aux fresques de Saint-Clément de Rome, « atténué suavement ce que cette longue joute scolastique présente d'un peu rude à qui n'est pas du métier ».

Un point, en tout cas, demeure acquis : les philosophes invoquent votre patronage, parce que vous les avez vaincus, dans un de ces combats auxquels s'intéressaient les hommes d'autrefois et qui nous paraissent, tout de même, donner de l'humanité une plus haute idée qu'un match de boxe... Une telle joute n'aurait au vingtième siècle aucun succès, sauf peut-être au cas où elle serait présidée par un empereur : les empereurs sont devenus tellement rares que des badauds certainement se dérangeraient pour en voir un.

Quant à la philosophie, qui donc s'en inquiète aujourd'hui ? Quelques professeurs peut-être : mais ce sont des héros ! Ils font des cours, et personne n'y assiste, sauf les candidats ; ils écrivent des livres, et personne ne les lit, pas même les candidats. Parfois cependant une vague de snobisme jette brusquement des foules parfumées aux conférences de l'un d'eux. Mais ces enthousiasmes vivent ce que vivent les roses et la dernière mode des chapeaux. Les élégantes auditrices se soucient infiniment plus de leur toilette, et surtout de celle des rivales, que de la conception du monde qu'expose le maître et d'un système auquel elles ne comprennent rien : en tout honneur d'ailleurs, car elles ne cherchent point à comprendre. Il leur suffit d'avoir été vues dans ce lieu bien fréquenté, et de pouvoir ensuite murmurer, en se pâmant, le nom du grand philosophe, entre celui du grand acteur et celui du grand jockey, en savourant de petits gâteaux dans un salon, ou mieux dans la boutique où ils coûtent le plus cher. Les hommes ont une âme moins compliquée : ils se dispensent d'aller entendre le philosophe à la mode. Leur sincérité brutale n'est pas indigne de toute louange.

En réalité, les discussions d'idées deviennent de plus en plus indifférentes aux hommes d'aujourd'hui : ils ne s'intéressent qu'à la politique et à la finance. La première leur assure le pouvoir avec d'autant plus de certitude qu'ils sont plus ignorants ; et la seconde, la richesse avec d'autant plus de certitude qu'ils sont moins honnêtes.

La philosophie se meurt, la philosophie est morte !

O Patronne des philosophes, n'intervenez-vous point pour la sauver ? Et ne vous semble-t-il pas que, malgré ses erreurs inévitables, la philosophie demeure encore une des disciplines qui nous font le plus d'honneur ?

Il est vrai que ce qui nous fait honneur, nous sommes les premiers à ne plus y penser nous-mêmes. Si la philosophie, ô Sainte, faisait les hommes puissants ou riches, que d'adeptes fervents elle s'acquerrait du coup ! Tout le monde la courtiserait... Mais de quelle masse imposante de sottises supplémentaires cet afflux de fidèles ne l'encombrerait-il pas ?

J'allais oublier, ô Vierge d'Alexandrie, une dernière prière. « Vous guérissez », nous dit encore M. l'abbé Bremond, « les maladies de la langue ». Ceci doit, je l'imagine, s'entendre en plusieurs sens. Et il ne me paraît pas impossible que les avocats ne se trouvent, du coup, directement placés, eux aussi, sous votre patronage. Je n'ignore point que Saint Yves a déjà pris en sa garde leur Ordre vénérable. Mais ne penserez-vous pas, ô Sainte Catherine, que pour défendre les avocats des maladies de la langue deux protections célestes ne sont peut-être pas de trop ?

ALEXANDRE MASSERON,
Avocat.

SALLE DE L'UNION COLONIALE, 34, RUE DE STASSART, BRUXELLES

LES GRANDES CONFÉRENCES CATHOLIQUES

SOUS LES AUSPICES DE

SON EMINENCE LE CARDINAL MERCIER

CINQUIÈME ANNÉE

Prendront la parole cet hiver à la tribune des Grandes Conférences Catholiques :

- M. LÉON BERARD, Ministre de l'Instruction Publique en France,
 LE GENERAL GOURAUD, Gouverneur militaire de Paris, (14 décembre),
 M. MAURICE PALEOLOGUE, ancien ambassadeur de France en Russie, (fin mars),
 M. BRAND-WHITLOCK, ancien ambassadeur des États-Unis à Bruxelles,
 M. HENRI BORDEAUX, de l'Académie Française, (28 janvier),
 M. MAURICE DONNAY, de l'Académie Française, (25 novembre),
 M. ANDRE LEFEVRE, Député, ancien Ministre de la Guerre, (8 janvier),
 M. G. K. CHESTERTON, (5 février),
 M. GONZAGUE DE REYNOLD, de l'Université de Berne, délégué de la Suisse à la Société des Nations, (en janvier),
 M. LOUIS MADELIN, (21 décembre),
 M. JACQUES BAINVILLE, (8 avril),
 REVEREND PERE MARTIN, (en février),
 MM. JEROME et JEAN THARAUD, (4 mars),
 M. ANDRE BELLESSORT, (1 avril),
 M. ANTOINE REDIER, directeur de la « Revue Française », (30 novembre),
 M. HENRI GHEON, (7 décembre).

La troisième conférence aura lieu le VENDREDI 7 DÉCEMBRE, par M. HENRI GHÉON :
 qui traitera du : **THÉÂTRE CHRÉTIEN.**

Prix de l'abonnement à la série des seize conférences : 65 FRANCS (plus 2 fr. de location)

La location des places se fera, comme l'année dernière, par les soins de la Maison LAUWEREYNS, 36, TREURENBERG, tous les jours (dimanches et fêtes exceptés), de 9 1/2 à 12 heures et de 2 1/2 à 5 heures.

Les conférences paraîtront dans LA REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS

Secrétariat des conférences : 38, BOULEVARD BOTANIQUE, Tél. : 29945

L'occupation belge en Rhénanie

La presse nationaliste vitupère contre le discours de Monsieur Jaspar, contre la politique de Monsieur le Haut Commissaire de Belgique et de ses délégués ; elle oublie cependant d'y joindre aussi l'action des autorités militaires de Crefeld et de Duisbourg qui, elles, ont applaudi au geste énergique du Baron Rolin et ont fait évacuer les locaux municipaux occupés par ces bandes armées !

Les rapports chronologiques, qui remplissent les colonnes de *La Nation Belge*, semblent être sortis de la plume d'un fonctionnaire de la police ou d'un sous-ordre d'un second bureau de Division d'Infanterie ; ils ne nous éclairent pas à suffisance et ne nous édifient nullement sur la politique belge à l'égard de la population Rhénane.

Toutes ces petites scènes de rues, ces chants, ces drapeaux, ces batailles, ces ports d'armes prohibées pouvaient, me semble-t-il, être facilement réprimés par la gendarmerie belge, la Sûreté militaire et même l'armée. Il est donc inutile d'endosser toutes les responsabilités de ces manifestations intempêtes à la Haute Commission, alors que les forces militaires se trouvent sur place et sont qualifiées pour faire respecter les dites ordonnances, pour réprimer tous les attentats contre le maintien de l'ordre, la dignité, la sécurité des armées et des membres de la Haute Commission.

Nous devons donc constater avec surprise l'absence de toute action des agents d'exécution !

Ce qui nous importe le plus de savoir, c'est ce qui a été fait en zone belge, depuis bientôt cinq années d'occupation, si les hauts commandements militaire et civil ont servi les intérêts belges en soutenant ou en ne soutenant pas un mouvement rhénan, ou s'ils ont laissé cultiver et progresser le sentiment de haine dans les territoires occupés ! Est-ce la faillite de notre politique ou n'avons-nous eu aucune politique ? La presse nationaliste ne nous le dit pas ! Il nous a fallu des événements graves et importants pour que l'on s'occupe enfin de cette question primordiale pour l'avenir de notre pays : une influence belge en Rhénanie.

Entre la Belgique et l'Allemagne, il y a une frontière ; impossible de la déplacer ; nous serons donc toujours des voisins et qui dit voisins, dit intérêts communs !

Pendant ces soixante mois d'occupation, quel est le résultat de notre bilan ? Que les administrateurs et les commissaires de l'Armée d'occupation nous fassent rapport sur leur action et leur activité en Rhénanie ; nous saurons alors s'ils ont servi la cause belge.

Serait-il vrai que notre influence en quatrième zone se réduirait à zéro ? Ce serait donc la déconfiture de nos méthodes d'occupation. La force, toujours la force, voilà le cri que j'ai entendu à chacun de mes voyages en Allemagne occupée ! Des Arrêtés, des Ordonnances, des Instructions de la Haute Commission, des règlements militaires, des condamnations devant les tribunaux de simple police et devant le Conseil de guerre, des années et des mois de prison, des amendes, des coups, des vexations ! Ne me citait-on pas récemment le cas d'une foule sortant de l'église St-Nicolas à Aix-la-Chapelle un dimanche matin, après l'office, et qui fut dispersée à coups

de matraque jusque dans le temple du Seigneur ; d'étudiants arrachés de leur salle de réunion, de leur chambre d'études à coups de bâton, sous prétexte qu'ils avaient tenu une réunion politique, alors qu'ils se trouvaient dans leur propre habitation ; de représentations théâtrales interdites, parce que l'actrice principale, amie d'un membre de l'occupation, avait des démêlés avec la direction, et on invoquait des motifs politiques !

S'il faut soutenir un mouvement de politique rhénane, il est indispensable d'employer des moyens plus dignes et conformes au caractère noble et loyal du peuple belge.

Il est indispensable de se faire estimer de la population et ce n'est pas par les articles déclamatoires de la presse extrémiste que nous arriverons à construire et à maintenir une politique rhénane pro-belge ! Nos agents doivent être appuyés, aidés dans la tâche si aride et si complexe dont ils ont été chargés.

En effet, dès qu'un Belge, officier ou civil, est serviable et sympathique à la population allemande, il devient suspect à certaine presse, et il est l'objet d'attaques inconsidérées.

Nos débuts en Allemagne n'ont guère été brillants ; ils ont plutôt été malheureux. Les Français occupaient Aix-la-pelle, les Anglais nos frontières. Nos Alliés faisaient une chaude propagande, ils cherchaient à se faire admirer, apprécier et à se créer des relations économiques et même politiques. Ils n'ont pas toujours réussi, mais nous, nous nous sommes bornés à regarder, à critiquer, à occuper militairement, à vexer ceux qui auraient pu ou dû nous aider dans une politique saine et fructueuse au point de vue belge. Libre action a été donnée par le Haut Commandement à ces exécuteurs de hautes œuvres qui appliquaient avec une impitoyable rigueur ces ordres militaires qui nous rendaient presque odieux aux Rhénans et même à la colonie franco-belge.

Faut-il rappeler l'action de cet officier d'Etat-Major qui ordonnait le retrait des drapeaux nationaux, quelques minutes avant le passage d'une procession, l'interdiction de porter des bannières de confréries à des enterrements, la notification de la moindre réunion. Mesquin que tout cela !

La répartition des garnisons n'a pas été plus heureuse dans la zone belge ; des grands centres comme Aix-la-Chapelle ont été surpeuplés et le sont chaque jour encore davantage. Plus de cinq mille Allemands se trouvent encore sans logement et certains ménages de sept à huit personnes vivent dans trois ou quatre chambres. La classe riche ne connaît plus la vie de famille, elle est pratiquement supprimée. Toutes les habitations plus ou moins convenables font l'objet d'une réquisition. Aix-la-Chapelle loge six Etats-Majors : le Grand Quartier Général, le Quartier Général du III^{me} corps, de la VIII^{me} D.I., de l'Artillerie et deux Etats-Majors de régiment. De plus, les services du Génie, du Corps des Transports, les Bâtiments militaires, etc... compriment la vie d'Aix-la-Chapelle. Les villes de Crefeld, Geilenkirchen, Juliers, Erkelenz ont par contre une occupation insuffisante, et à Munchen-Gladbach, Montjoie, Heinsberg, Kempen, il n'existe pas d'occupation militaire.

Une répartition judicieuse des unités aurait évité cet étouffement funeste et l'indisposition d'une population plutôt sympathique à l'égard de l'occupant. L'influence belge aurait pu s'infiltrer davantage de cette façon dans tous les milieux allemands.

La question politique n'a guère préoccupé nos Etats-Majors, et ce n'est pas ce minable Conseil de guerre, composé de deux

officiers supérieurs, dont un du Quartier Général, et d'un officier subalterne, qui se réunit mystérieusement le soir autour d'une table, Hindenburgstrasse, avec des chefs séparatistes dont nous connaissons la non-valeur, qui pourrait nous faire admettre que l'Armée tout entière sympathisait avec les séparatistes ou qu'elle avait des vues politiques en Rhénanie.

Ce qui manque à notre occupation, c'est le contact avec l'habitant. Les bureaux tant civils que militaires témoignent d'une activité extraordinaire, des rapports sont réclamés de toutes parts pour connaître les sentiments d'une population qu'on ne connaît pas, on accumule une paperasserie composée de renseignements recueillis dans des cabarets, dans des officines de détectives, chez des concierges, des fonctionnaires tarés ou mal contents ; ces ragots et ces potins ne nous montrent pas le fond de la pensée du Rhénan, celle-là on ne la connaît pas, on ne la voit pas, car jamais nous n'avons pu faire une différence entre le Prussien et le Rhénan. Aux yeux des occupants, le Boche est toujours le Boche et celui-ci doit être l'objet de la haine impitoyable.

Nous ne voulons pas et nous n'avons pas voulu des avances des Rhénans. Cette faute nous l'avons commise dès le début de l'occupation ; nous n'avons pas saisi la différence sentimentale du caractère rhénan et prussien : le Rhénan déteste le militarisme, il en a trop souffert et nous ne l'avons pas compris. A l'égard des fonctionnaires prussiens, et des partisans de l'autocratie militaire, la lutte aurait dû être poursuivie à outrance ; il ne fallait pas ratifier les nominations des envoyés du Reich d'origine prussienne, ni les décrets et lois nuisibles à la Rhénanie ; là aussi nous n'avons pas conçu le « *distinguo* » Expulsions, condamnations, vexations, arrêtés se sont exercés indistinctement avec la même rigueur contre tout ce qui est Allemand.

Pour notre Quartier Général, la préoccupation constante, « c'est le grand jour », suivant l'expression consacrée ; la future guerre, l'attaque, la défense, les positions de combat, la mobilisation, le ravitaillement, les logements, le transport, les travaux du Génie... Tout cela est d'une grande importance militaire, qui ne peut d'ailleurs être négligée, mais malheureusement le facteur politique n'a jamais été pris en considération dans nos Etats-Majors. La manie de commander triomphe sur les nécessités politiques et la diplomatie ; aucun tirage parmi les influences germaniques ; les collaborateurs possibles et les ennemis irréconciliables ne font l'objet d'aucune distinction.

Écarquillant largement leurs yeux, les Rhénans doivent se regarder, s'interroger et se demander si c'est bien cela qui leur avait été promis par les peuples vainqueurs, l'anéantissement à tout jamais de l'esprit du « casque à pointe ».

Peut-on concevoir qu'après tant d'années de la prise de possession d'un gage d'une telle valeur, nous ayons perdu toute notion d'esprit pratique et que les fruits dont nous devions et pouvions profiter, nous les ayons laissés gâter sur l'arbre ? Nos officiers et bien des fonctionnaires civils ne connaissent même pas la langue allemande ; les compagnies d'interprètes peuplent trop nos administrations ! Nos Alliés plus perspicaces se sont efforcés de grouper leurs officiers et agents d'élite là où leurs aptitudes et leur activité pouvaient le mieux faire œuvre utile ; la langue allemande doit leur être familière et leurs relations avec la population ne feront que s'accroître chaque jour davantage.

Napoléon, malgré son esprit belliqueux, cherchait à se ménager des sympathies dans les régions conquises ; aussi ce

grand soldat n'abandonnait pas à des esprits étroits la pacification des peuples soumis. De cet enseignement historique, le Général Degoutte, n'a pas manqué de tirer profit, ainsi que de ce vieil adage : « Qu'il faut faire des lois pour pouvoir en exempter ses amis ». Au cours de la résistance passive, les faveurs nombreuses accordées « aux personnages à ménager » n'ont pas manqué de piquant !

Pendant ce temps, notre politique d'apaisement se désagrégait chaque jour davantage et nos amis se rangeaient du côté le plus hostile... Mais la presse extrémiste bondissait de joie ; on avait arrêté autant d'Allemands, plusieurs avaient été condamnés, d'autres expulsés ! Etait-ce cela de la politique rhénane, faire des victimes, faire des martyrs sans aucun profit pour la Belgique ? On ne pouvait mieux réussir pour susciter des haines irréparables !

En 1870, les gouvernements français et allemand donnaient des directives à leurs fonctionnaires et certaines études sur l'occupation de cette époque nous rapportent que « des relations très courtoises avaient fini par s'introduire dans les administrations mixtes et même dans la population ».

De 1918 à 1923, la conception de l'occupation fut différente ; nous n'avons rien appris, nous en sommes encore toujours à la période d'hostilité !

Une autorité belge ne peut fréquenter un Allemand sans être signalée immédiatement pour ses tendances germanophiles et suspectée. La fameuse réception du Consul de Luxembourg en est un exemple typique et pénible ! Cette haute autorité d'origine allemande, dont les sentiments sont favorables aux Belges à la suite de son mariage avec une Luxembourgeoise, tenta un rapprochement sur le terrain officiel le jour de la fête de la Grande-Duchesse. Des invitations nombreuses furent lancées, les réponses ne tardèrent pas à lui parvenir : on n'acceptait pas une invitation d'un « Boche ».

La Rhénanie est catholique et d'un catholicisme un peu mystique ; le clergé nous fut d'abord favorable et sympathique, et au lieu d'essayer d'obtenir une collaboration éventuelle, nous avons perdu ce facteur puissant par des gaffes sans nombre. N'a-t-on pas forcé le clergé à recevoir des logements militaires, n'avons-nous pas trop souvent confondu le terrain religieux, patriotique et politique en poursuivant impitoyablement devant les tribunaux militaires des prêtres dont les sermons ou les instructions n'étaient que des appels à l'union catholique de la jeunesse ?

Pouvons-nous empêcher l'Allemand de rester patriote ? C'est une utopie. Notre politique aurait dû s'étendre à nous attacher les catholiques ; notre action religieuse devrait converger vers ce but. Il est vrai que ces tendances sont contrecarrées par ceux, en Allemagne occupée, qui se font remarquer par des opinions philosophiques si sectaires, que l'apaisement ne pourra jamais se réaliser aussi longtemps qu'ils exerceront un commandement en Rhénanie.

Les séparatistes genre Mathes ne pouvaient plaire aux catholiques de Rhénanie à tendances séparatistes ; ce juif saxon n'avait aucune influence sur la masse chrétienne. Deckers, protestant, commerçant discuté, aux finances obérées. Mulleneisen, connu pour son ingéniosité à créer des établissements de nuit au Transvaal et en Belgique pendant l'occupation allemande. Stickelmann, repris de justice, condamné à 20 ans de travaux forcés, tristement célèbre à Francfort pendant la révolution spartaquiste, principaux lieutenants du dernier mouvement séparatiste, ne pouvaient entraîner derrière eux une foule confiante et résignée, car la

Rhénanie, malgré sa détresse, ne pouvait suivre des hommes si peu aptes à la représenter et à défendre ses revendications. Aussi est-ce tout au plus 2 % de la population qui a acclamé la révolution du 21 Octobre.

Comme le dit très bien Norbert Wallez dans son remarquable volume : *Belgique et Rhénanie* : « Les réalités sont assez attristantes pour qu'on se dispense de les enlaidir et de les assombrir encore. La Rhénanie a soif de vivre et elle veut vivre ! »

Aussi n'est-ce pas avec des sujets aussi peu reluisants que ceux des bandes Mathes et consorts, que l'on se crée des sympathies chez un peuple admirateur de l'ordre et du travail comme l'est le peuple rhénan.

Devant cette révolution tragi-comique, notre politique expectative était la meilleure et si certains dépositaires d'une parcelle d'autorité ont cru devoir appuyer de tels énergumènes, ils ont eu tort. Les révolutions ne se font pas par des Messieurs en haut-de-forme, mais à côté des bandes révolutionnaires se trouvent alors des gens dont l'honorabilité, la sympathie sont indiscutables et la population, même adverse du nouveau régime, ne tardent pas à s'y rallier. Cet élément sérieux faisait défaut pendant les troubles du mois d'octobre.

La Belgique ne pouvait intervenir dans la politique intérieure de l'Allemagne ; d'ailleurs, si les séparatistes avaient été si puissants, notre aide devait leur être superflue et s'ils étaient faibles, leur faiblesse n'était que danger pour nous.

L'attitude du Baron Rolin a été heureuse ; notre complicité avec ces séparatistes qui ne représentaient pas l'idée rhénane, aurait compromis notre honneur national. L'heure des décisions a sonné ; déjà Monsieur Poincaré n'entend pas se laisser devancer à Berlin ; il croit qu'il a plus à offrir que n'importe qui et il ne se cache pas de laisser entendre avec son admirable logique, que la résistance passive ayant cessé, il n'est pas opposé à la réalisation d'une politique bienveillante. Le Général Degoutte s'y est d'ailleurs tout préparé et il trouve aussi que les Allemands ont eu assez d'expérience de la manière forte pour bénéficier maintenant d'un peu d'indulgence.

Que le Gouvernement et les autorités responsables prennent dès maintenant des mesures appropriées aux circonstances ; que ces derniers événements nous servent de leçon ; que si parmi les autorités occupantes, ils se trouvent des éléments qui ne peuvent s'approprier au milieu et qui ne peuvent comprendre la nécessité d'une politique rhénane qu'ils s'en aillent ou qu'on les fasse partir.

Il faut que la richesse revienne dans nos foyers en même temps que chez nos voisins ; nous devons nous soutenir et nous sauver avec la Rhénanie. Si les Belges et les Rhénans ne le saisissent pas, ils iront fatalement à leur perte. Que les Flamands s'initient particulièrement à exercer une influence en territoire occupé ; il est regrettable que jusqu'ici ils n'aient pas compris leur devoir. Nombreux sont les postes et fonctions occupés par des Wallons qui éprouvent des difficultés à comprendre la langue allemande. La religion catholique, l'art flamand, la peinture, la sculpture, la musique, la langue flamande, le commerce, le port d'Anvers sont tous des éléments dont les Belges devraient se servir comme moyens de propagande pour arriver à briser les attaches rhénanes avec les magnats du Reich et renouer ainsi les relations qui entraîneraient la richesse, la prospérité et la sécurité de la Belgique et de la Rhénanie.

Le succès de cette politique ne peut être assuré qu'avec le concours puissant du Gouvernement et des autorités d'occupation.

* * *



Le Miracle de l'Homme à la jambe brisée

Deux petits mystères (1)

Personnages :

CLAIRE, 12 ans.
MARIE-COLETTE, 11 ans.
PIERRE et ANNE, jumeaux, 10 ans.
JACQUELINE, 7 ans.
JULIEN, 4 ans.
CHANTAL, 18 mois.

Au fond d'un jardin flamand. Sous de rares hêtres, une rocaille artificielle encadrée dans une montagne de sable. On en peut faire ce qu'on veut : « dieu, table ou cuvette ».

Les enfants y situent leurs jeux de prédilection et ce plaisir ininterrompu de donner aux choses l'aspect de leur fantaisie. Celle-ci est pieuse ce matin d'été, imprégnée d'amour et de foi. Hier, mêlés à une immense foule, ils chantèrent les gloires de l'Immaculée au jubilé de la Grotte de Lourdes à Oostacker-lez-Gand. Un prédicateur raviva devant eux le récit des apparitions à Bernadette et surtout de la guérison jameuse dont un bûcheron flamand fut le bénéficiaire.

CLAIRE (avec autorité)

Il ne s'agit pas de jouer à la guerre aujourd'hui, ni à « gendarmes et voleurs ». Faites comme vous voulez. Moi, je vais arranger une grotte.

MARIE-COLETTE (cédant à l'ironie)

Une grotte de Lourdes, naturellement. Oh ! sainte fille...

CLAIRE

Je ne demande l'aide de personne. Et il y a toujours des sceptiques dans les pèlerinages.

PIERRE

Je veux bien être brancardier, mais personne ici n'est malade.

ANNE

Une grotte ne suffit pas ; il faut une source et un robinet.

JACQUELINE

Julien a emporté son arrosoir.

MARIE-COLETTE

Donne, Julien. J'irai le remplir à l'étang.

JULIEN

Non : tu attrapes plus de bêtes que d'eau. Je veux de l'eau propre, de l'eau pour boire.

ANNE

Va en demander à la maison. On t'en tirera du puits.

(1) Extrait d'un volume illustré à paraître pour les étrennes de cette année à la Librairie Desclée-De Brouwer, à Bruges.

JULIEN

Bien, mais attendez-moi. (*Il s'en va.*)

CLAIRE (*en grand travail*)

Cette rocaille est solide. On s'y tient debout sans danger. Il faudrait une Sainte Vierge pour y placer. J'ai nettoyé devant tout l'espace. Ici le rosier pourrait fleurir. Avec vos bûches dégagez donc les alentours. Comment voudriez-vous y voir affluer les foules ?...

MARIE-COLETTE

Tout ça ne ressemble à rien. Et où pendra-t-on les béquilles, et où allumera-t-on les cierges à l'abri du vent et par où tournera-t-on en rond en disant le chapelet, en chantant des cantiques ?...

CLAIRE

Patience. Si seulement on pouvait abattre ce « canada » qui gêne le passage...

PIERRE

Couper un arbre ! C'est mon affaire. J'ai mon grand couteau de scout

ANNE

Oui, mais prends bien garde. Si l'arbre tombe de ce côté, il nous écrasera.

PIERRE

N'aie pas peur. Je commence à scier...

MARIE-COLETTE

Je vais peser de tout mon poids sur le tronc. Taille au pied, comme avec une hache.

PIERRE

Non. Il faut d'abord que je grimpe jusqu'en haut du peuplier, pour lui passer un nœud autour du col. (*Il fait comme il dit.*)

ANNE

O toi, quand tu peux grimper... Combien de bouts y a-t-il dans ta corde ? C'est une corde à nœuds. Là, tout de même, elle est fixée. Lance-la-moi au moins.

JACQUELINE

Je vais tirer aussi...

MARIE-COLETTE

Moi, je pousse.

PIERRE (*redescendu*)

Moi, je coupe.

CLAIRE

Moi, je compte : une... deux... trois...

(*L'opération s'est poursuivie. Craquement. Lente oscillation. Chute brusque.*)

PIERRE (*sous l'arbre abattu*)

Oh ! là... là... J'ai mal.

CLAIRE (*accourant*)

Mon Dieu ! Pierre a la jambe prise sous le tronc. Es-tu blessé ?

PIERRE

Je ne crois pas. Tout de même c'est un poids terrible... J'ai des élançements dans l'os. C'est comme s'il était brisé.

MARIE-COLETTE

Il faut soulever l'arbre. Mettons-nous y toutes. Une... deux...

CLAIRE

Doucement, doucement... Vous lui faites plus mal...

MARIE-COLETTE

Tant pis. On le raccommodera après. Trois...

(*L'arbre est écarté. Il roule au bas de la montagne de sable.*)

PIERRE

Ouf ! Aidez-moi maintenant à me lever.

MARIE-COLETTE

Donne-moi la main... Faisons la chaîne... Tu n'es pourtant pas plus lourd que l'arbre.

CLAIRE

Non, non. C'est trop dangereux. Un faux mouvement peut tout gâter. Qu'il essaie seul...

PIERRE

C'est que, c'est que... ma jambe est comme morte.

ANNE (*en larmes*)

Mon Dieu ! Mon Dieu ! Pierre est blessé. Qu'allons-nous faire ?

CLAIRE

Laissez-le. Je vais le masser... (*Elle passe vigoureusement la main sur l'os.*)

PIERRE (*hurlant*)

Oh ! oh ! C'est atroce !...

JACQUELINE

Au secours !

CLAIRE

Pas d'affolement. Disons d'abord une prière.

MARIE-COLETTE

A Notre-Dame de Lourdes. Elle peut le guérir.

CLAIRE

Nous lui avons dédié cette grotte...

JULIEN (*arrivant, l'arrosoir plein*)

Et voilà l'eau.

CLAIRE

Bien. Plaçons le récipient ici, en dessous de la niche. Ce sera la fontaine jaillie sous les doigts de Bernadette. Mettez-vous tous auprès de Pierre et tirez vos chapelets.

JACQUELINE

Je veux dire la première dizaine.

ANNE

Moi la seconde.

MARIE-COLETTE (*avec foi*)

Il n'en faudra pas une troisième.

(*On entend la voix de Jacqueline seule et le murmure des autres qui répendent.*)

CLAIRE

Mais nous n'avons pas de Sainte Vierge. Je vais en chercher une. (*Elle s'éclipse.*)

PIERRE

Julien, donne-moi de l'eau pour y tremper mon mouchoir.

JULIEN

Voilà. Quand il sera sec, je t'en donnerai encore.

PIERRE

Là... Je me suis fait un bandage. J'ai la foi. La Sainte Vierge peut obtenir ma guérison. Prions.

(*Tous redoublent de ferveur*)

JULIEN

Voyez donc sur la grotte...

JACQUELINE

C'est Chantal.

ANNE

Non. C'est Notre-Dame de Lourdes. Elle a une robe blanche et une ceinture bleue...

MARIE-COLETTE

Elle est pieds nus.

JULIEN

Il y a deux roses à ses pieds.

PIERRE (*violemment*)

Laissez-moi prier seul.

(*Tous se taisent. Claire est revenue silencieusement.*)

O Notre-Dame, je ne suis rien qu'un pauvre homme, blessé par la

chute d'un arbre ; j'ai péché bien des fois ; je suis sans mérites ; j'accepte tout. Mais si le Bon Dieu le veut, si vous le Lui demandez pour moi, je me lèverai et je marcherai, comme le paralytique et comme le fils de la veuve.

MARIE-COLETTE

Seigneur, si vous le voulez, vous pouvez le guérir !

CLAIRE

Seigneur, dites une seule parole et mon frère sera guéri !

ANNE

Seigneur, celui que vous aimez est malade !

PIERRE

Seigneur, faites que je marche !

TOUS

Hosannah ! Hosannah ! Hosannah ! au fils de David.

(Un grand silence.)

PIERRE (timidement)

Julien, enlève le linge.

JULIEN

Il est tout sec.

PIERRE

Anne, donne-moi la main. (Il se lève brusquement.)

JACQUELINE

Pierre est guéri !

MARIE-COLETTE

Où, il marche : Gloire à Dieu !

CLAIRE

Vive Notre-Dame de Lourdes !

PIERRE (tombant à genoux)

Gloire à Dieu au plus haut des cieux ! Accrochez mon mouchoir à la grotte. Cueillez des cierges. Faites cortège et chantez. J'étais blessé et Elle m'a guéri. J'étais un pécheur et Elle a eu pitié.

CLAIRE et TOUS

Ave, ave, ave Maria !

JACQUELINE

Voyez, la Vierge sourit. Ses lèvres s'entr'ouvrent. On dirait qu'Elle va chanter aussi.

ANNE

Ne voyez-vous pas une auréole autour de son voile ?

JULIEN

Il y a des lettres dedans.

MARIE-COLETTE (lisant)

« Je suis l'Immaculée Conception ».

PIERRE

Je promets de bâtir ici de mes mains une chapelle.

CLAIRE

On y viendra en pèlerinage.

PIERRE

On y fera pénitence.

JULIEN

On boira de l'eau.

JACQUELINE

On fera procession.

ANNE

On chantera des cantiques.

MARIE-COLETTE

Commençons dès aujourd'hui.

CLAIRE

La Vierge a disparu. Mettons Chantal en tête.

(Elle place l'enfant. Les autres s'échelonnent derrière par rang de taille. Ils ont cueilli des branches aux buissons et les tiennent comme des cierges. La procession s'ébranle conduite par l'aînée. Elle fait le tour de la montagne de sable. Le cantique va et vient dans le vent de la plaine. De loin c'est comme un chœur d'oiseaux.)

TOUS

- » Sur cette colline
- » Marie apparut.
- » Au front qu'elle incline
- » Rendons le salut.
- » Ave, ave, ave, Maria,
- » Ave, ave, ave, Maria ! » (1)

HENRY DAVIGNON.

(1) Nous publierons le second *Petit Mystère* — « Sur le Chemin de Damas » — dans notre prochain numéro.

Les idées et les faits

Chronique des Idées

Deux conférenciers parisiens

A quatre jours d'intervalle il nous fut donné d'ouïr deux conférenciers, deux causeurs parisiens, fins lettrés l'un et l'autre, mais si divergents d'allure, d'accent, d'esprit que notre plume ne se refuse pas le plaisir d'en esquisser le contraste. M. MAURICE DONNAY, à la tribune des Grandes Conférences catholiques, nous analysa le théâtre d'*Alfred de Musset*. M. HENRI MASSIS, à la tribune de l'Institut philosophique de Louvain, nous commenta les *Pensées* de Pascal.

Ce fut, comme on le voit, le régime de la douche écossaise. Nous avons passé, en effet, d'un pôle à l'autre, du Chat-Noir à Port-Royal, du leste au sévère, de la frivolité à la profondeur, du marivaudage saupoudré de mots drôles au discours philosophique relevé de mots spirituels, des pirouettes de la fantaisie aux belles envolées de l'intelligence, de la libellule à l'aigle, et presque de Phryné à Minerve.

Maurice Donnay, de l'Académie française, un des brillants amuseurs de son temps, était qualifié pour traiter le sujet qu'il avait choisi. Son théâtre est pétillant d'esprit narquois, à l'emporte-pièce, sa gaieté intarissable s'aiguise d'ironie mordante, sa verve étincelle de parisianisme, son dialogue s'enlève avec un naturel exquis, frappant de vérité il a l'observation aiguë, manie avec souplesse le crayon du caricaturiste et le scalpel de l'analyste ; il écrit une langue savoureuse, même pimentée, mais en somme assujettie aux disciplines classiques. *L'Eclair*, *Les Amants*, *Le Torrent* passent pour les pièces les plus fortes de son répertoire, *Education de Prince* et *L'Afranchie* comptent parmi les plus débridées.

A la tribune je n'ai jamais vu conférencier plus mal à l'aise, il se trémousse à son siège comme une anguille, il craint de souligner ses traits osés et fait passer en vitesse des rosseries qui vraiment manquaient de fraîcheur et d'à-propos. A peine lancés, les lazzis académiques s'éteignent dans la voix assourdie. Donnay a la pudeur de son esprit, et, parfois cynique sur les planches, face au public, c'est un timide.

Il a paru — on ne sait jamais avec ces ironistes — professer une admiration sans bornes pour le théâtre de Musset et s'est appliqué à nous la faire partager. A l'entendre, c'est la perfection du genre, précisément parce que n'ayant pas été écrit pour la scène, étant même injouable, s'affranchissant de toutes les conventions et de toute la régulation scénique, il a permis à l'auteur de *Rolla* d'y déployer sans gêne sa fantaisie ailée, espigle, gamine, primesautière, mousseuse,

fringante, éblouissante, qui sautille et bondit avec la grâce et le prestige de la gazelle du désert. Brillant paradoxe, et rien de plus. Le théâtre a ses lois d'unité, d'harmonie ; à s'en évader pour se donner du champ et libre carrière, Musset a pu composer de la très jolie poésie dialoguée, des chefs-d'œuvre d'originalité, soit, mais il n'a pas tenu la gageure, il n'a pas produit des chefs-d'œuvre dramatiques capables de rivaliser avec les créations immortelles des grands maîtres.

Si l'on excepte *Lorenzaccio*, étude de caractère, peinture violente du ruffian, l'œuvre la plus shakespeareienne, au dire de Donnay, par l'intensité des sentiments et la luxuriance des images, toutes les pièces mussetistes, parmi lesquelles le conférencier nous a longuement raconté les *Caprices de Marianne*, *Fantasio*, *On ne badine pas avec l'Amour*, le *Chandelier*, roulent exclusivement sur l'éternel thème de l'amour, à la mode romantique, et leurs protagonistes, Coelio ou Octave, Fantasio, Perdican ou Valentin ne sont que des incarnations successives du chantre des *Nuits*, si fatalement instruit par la cruelle aventure avec George Sand des désordres tragiques de la passion.

Il y a dans tout cela des merveilles d'analyse psychologique et des ruissellements de diamants d'esprit, on y admirera toujours une légèreté de touche et une profondeur de sensibilité qui s'égalent, des notations d'art qui résonnent délicieusement, un incomparable mélange de vérité et de fiction, d'émotion et de gaieté, la fantaisie unique de Musset, un je ne sais quoi, une vénusté qui ne se rencontre nulle part ailleurs, bruissement d'ailes de papillon, charme impalpable qui s'évapore dès qu'on tente de le fixer en formule, pour ne laisser à la main qu'un peu de poussière irisée. Maurice Donnay, dont la critique a des antennes d'une extrême délicatesse, s'est efforcé de faire entendre à notre sens belge plus obtus ces subtiles vibrations et il est juste de lui en savoir gré.

Mais ce qu'il ignore, avec sa naïve inconscience, je ne dirai pas de roué, mais de vieux blasé parisien, c'est que la morale romantique n'est qu'un carnaval de morale ou une morale de carnaval.

C'est Perdican, je crois, un type de Don Juan, ravagereur de cœurs qui fait mourir Rosette de désespoir, dans *On ne badine pas avec l'Amour*, qui résume ainsi sa philosophie amoureuse :

« On est souvent trompé en amour, souvent blessé et souvent malheureux ; mais on aime, et quand on est sur le bord de sa tombe, on se retourne pour regarder en arrière, et on se dit : J'ai souffert souvent, je me suis trompé quelquefois, mais j'ai aimé... ». Amour, amour ! Primat de l'amour, mystère qui est toute la vie, finalité suprême, amour-passion dominateur, exalté, déifié, ne connaissant que soi et faisant pour s'assouvir table rase de l'univers, poursuivant sa proie dans une course effrénée par-dessus toutes les barrières, à travers toutes les ruines, impérialisme de l'amour inéluctable et fatal, amour qui trouve en soi sa justification et se légitime par sa propre violence, par le déchaînement de l'instinct ! Amour qui est une religion, toute la religion !

Morale romantique des héros de Dumas, de Hugo, de de Vigny, de Musset, pour laquelle il n'existe ni fidélité conjugale — taxée d'*immoralité* quand elle s'oppose à l'amour passionnel — ni famille, ni société viable. Oh ! je le sais, ce sont des mots bien lourds pour désigner des choses antiques, vénérables, périmées aux yeux des « moralistes » de la scène, mais c'est notre rôle à nous, chrétiens, de les rappeler inlassablement, quelle que soit la séduction de leur art, à ceux que tout leur talent n'empêche pas d'être des histrions et des baladins, voire des corrupteurs.

* * *

Paulo majora canamus. M. HENRI MASSIS fut accueilli à la tribune de l'Institut philosophique par le baron DESCAMPS, l'éminent auteur du *Génie des religions*, dont les années n'ont pas refroidi la flamme oratoire. Il a rappelé en excellents termes que M. Massis était un des Agathons de « l'Enquête sur la jeunesse », il a dit la place qu'occupe dans l'intellectualité française l'historien de Psichari, le critique des « Jugements », il a montré l'influence déjà prépondérante exercée par le jeune maître sur la jeunesse catholique. Ses mâles accents, ponctués de gestes énergiques, ont provoqué une tempête d'applaudissements qui n'allaient pas moins au noble vétéran de la science juridique, à l'infatigable et fécond écrivain qu'un sympathique conférencier.

Les Visages de Pascal / Sujet digne de tenter les hardiesses d'un esprit scrutateur et d'être proposé à cet auditoire d'élite.

Pascal a passé par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel de la pensée philosophique, l'état inachevé de son œuvre supporte, en effet, des interprétations multiformes et même contradictoires. Il y a le Pascal de Voltaire, de Cousin, de Havet, de Saint-Beuve, des Romantiques, de Brunshvieg, de Michaud, de beaucoup d'autres, chacun le tirant

à soi et le déformant à plaisir. On en a fait un sceptique relatif ou absolu, un athée, un déiste, un fidéiste, un pragmatiste, un anti-intellectualiste, un intuitionniste bergsonian, un blondellien, et la série de ses avatars n'est pas close.

Pour ma part je ne sais rien de plus bizarre que le Pascal de Barbey d'Aurevilly, tout entier expliqué par l'épouvante de l'enfer qui le terrasse et puis le jette par désespoir dans l'abîme de la foi et de la charité.

« Pascal, écrivait Barbey (*Les Œuvres et les Hommes*), c'est le Hamlet du catholicisme, un Hamlet, mort à trente ans passés, qui n'eut pas d'Ophélie, qui cause aussi, et dans quelle langue, grand Dieu ! avec la tête de mort que les solitaires mettent auprès de leur crucifix, et qui, s'il se rejette, comme l'autre Hamlet, en arrière devant le trou de la tombe, c'est qu'au fond il voit l'enfer, que l'autre Hamlet n'y voit pas ! »

Henri Massis nous donne aussi son exégèse qui tend à ramener à l'unité les visages de Pascal. Il voit dans les *Pensées* une sorte d'auto-biographie latente où se succéderaient, comme les vestiges de différentes couches, les traces des diverses périodes de son évolution, celle de l'ardente recherche scientifique aboutissant à la conversion au jansénisme, celle de sa vie mondaine se terminant par la révélation du *Mystère de Jésus*, la phase ultime où en possession de la plénitude d'une foi sereine il se déploie dans l'ordre de la charité, et qui se couronne par une mort sublime. Le *Mystère de Jésus* serait la clef de voûte de l'édifice pascalien dont les débris épars ou plutôt les pierres d'attente attestent la grandeur imposante et la majesté, encore bien que leur ajustement dénie l'habileté de ceux qui en tenteraient la reconstitution sur l'unité d'un plan.

Faisant sienne d'ailleurs la conception de Jacques Maritain (*Revue Hebdomadaire*, n° 28), pour Massis aussi les *Pensées*, loyalement interprétées, s'ordonnent, sinon doctrinalement, car il y subsiste trop d'irréductibles contradictions, du moins par l'intention centrale, dans le sens catholique, et elles apparaissent à travers d'inconciliables discordances comme une vivante et puissante apologie de la religion chrétienne, écrite en esprit de foi et d'ardente charité.

Les preuves traditionnelles, les solides motifs de crédibilité, prophéties et miracles, en forment les bases inébranlables. La considération de notre nature, l'étude de ses contrariétés et de ses besoins prépare et dispose le sujet à l'acceptation de ces preuves par cet ébranlement de l'âme, secouée, arrachée à sa torpeur, où triomphe la méthode pascalienne.

Pour exposer cette méthode, nous montrer cet art de convertir, « le lieu véritable de cet immense esprit », a écrit Maritain, pour célébrer la *Victoire de Pascal*, qui est en somme, celle du Christ Jésus, le conférencier a eu des accents enflammés qui ont enthousiasmé l'auditoire.

Sur les déficiences de ce génie qui ne lui ont pas permis peut-être de réaliser le parfait équilibre doctrinal, et que Maritain explique par sa défiance de mathématicien-physicien à l'égard de la métaphysique, et par l'étroitesse de son jansénisme, Henri Massis ne s'est pas nettement prononcé, il les a plutôt laissées dans l'ombre. Je voudrais en terminant signaler un essai d'interprétation original et profond, d'un pascalien de la *Revue Générale*, M. Henri Goffinet. C'est à la lumière de la notion de l'*Infini*, partout répandue dans les *Pensées*, que M. Goffinet interprète les contradictions voulues de Pascal. Le monde est à ses yeux un vaste ensemble d'ordres différents, s'étageant en nombre infini qui se dépassent infiniment et se renferment les uns dans les autres, sans se contredire. Semblablement, pour la recherche de la vérité, les lumières de l'intelligence dans leur ascension continue se surpassent infiniment en portée, si bien qu'une contradiction sur un plan donné, inférieur, se résorbe en quelque sorte dans une lumière supérieure de portée infiniment plus vaste. Vue subtile et hardie qui certes n'a rien de commun avec la synthèse hégélienne, moins encore avec l'idée biscornue de la rencontre de deux parallèles dans l'infini, mais telle qu'il a fallu toute la dextérité de l'auteur pour ne pas heurter en l'exposant la logique de la contradiction. Ne revient-elle pas, en définitive, en y introduisant la notion de l'infini, à cette juste maxime de Pascal : « Il y a un grand nombre de vérités qui semblent répugnantes et qui subsistent toutes dans un ordre admirable, parce qu'une raison supérieure les concilie ? »

J. SCHYRGENS.

Post-scriptum. — On a justement fait observer à l'auteur de la chronique hebdomadaire précédente que, s'il avait reverdié à son droit pour saint François de Sales une place importante dans la genèse de la prose française et conséquemment dans l'enseignement litté-

raire, il avait d'autre part accusé à tort, en les englobant dans une imputation générale, tous les manuels d'histoire de la littérature d'avoir ourdi contre le grand écrivain la conspiration du silence. Inexacte pour plusieurs manuels, cette assertion porte particulièrement à faux en ce qui concerne l'excellent ouvrage de M. Calvet, où un chapitre entier est consacré à saint François de Sales. Trop heureux de voir, pour bonne part au moins, son désir prévenu, le chroniqueur de la *Revue*, s'excusant de son inadvertance, accueille avec satisfaction et gratitude la courtoise rectification qui lui a été adressée.

J. S.



ROME

Nouvel argument, vieille controverse

Brillante semaine de conférences thomistes, au palais de la Chancellerie, pour célébrer le sixième centenaire de la canonisation du docteur angélique. Le Pape lui-même voulut ajouter son hommage à tout ce déploiement de science et d'éloquence. Après le dernier discours, celui du Cardinal Laurenti, il y eut réception au Vatican, et les paroles de Pie XI ne furent pas les moins fortes et les moins ardentes prononcées pendant cette octave philosophique par les plus célèbres admirateurs de saint Thomas.

Mgr Deploige, nos lecteurs le savent, fut un des sept orateurs invités par l'Académie thomiste de la Ville aux Sept Collines. Il présenta une étude — fort goûtée et fort applaudie, nous apprennent les témoins — sur la doctrine de la famille dans saint Thomas.

Après le représentant de l'Université de Louvain, venait un philosophe allemand, Mgr Grabmann, professeur à la faculté théologique de l'Université de Munich. Celui-ci avait pris pour sujet l'enseignement de saint Thomas concernant la distinction de l'essence et de l'existence des êtres créés.

Depuis le jour où cette abstraite question fut posée, elle n'a cessé de soulever des controverses passionnées, et, vraisemblablement, elle ne cessera point d'en provoquer jusqu'à la consommation des siècles, à moins, ce qui est fort peu vraisemblable, que les dernières générations humaines soient tellement déchues qu'elles se soucient à peine des plus sublimes problèmes de la métaphysique.

En attendant, ces sortes de problèmes se prêtent excellemment aux discussions interminables, c'est-à-dire où chacun se retrouve immanquablement et exactement sur ses positions initiales, après avoir bombardé ses adversaires d'arguments de tout calibre, et souvent aussi, la vérité nous fait un devoir de l'ajouter, de sottises et d'injures. Bien rares sont, en effet, les philosophes et les théologiens qui savent garder la paix de l'esprit et du cœur dans le feu de la discussion, comme leur grand modèle Thomas d'Aquin, le plus saint des savants et des métaphysiciens, en même temps que le plus savant et le plus métaphysicien de tous les Saints.

Tant de passion étonne au premier abord, et l'on serait tenté d'appliquer aux dieux de la philosophie l'exclamation qu'arrachèrent à Virgile les violentes colères des habitants de l'Olympe. N'avons-nous pas affaire à des esprits qui s'élèvent aux plus hauts sommets et qui descendent aux extrêmes profondeurs de la science humaine ? On supposerait donc assez naturellement qu'ils évoluent dans une sérénité imperturbable, tels des avions dominant les orages de leurs hauteurs de lumière et d'azur, tels des sous-marins plongeant et circulant dans les eaux tranquilles sous la déchainement superficiel de l'océan.

Mais en y réfléchissant d'un peu plus près, on comprend la rudesse des rencontres sur le terrain métaphysique. Prenons comme exemple la question même dont Mgr Grabmann entretenait son illustre auditoire. Vous êtes philosophe. Vous avez scruté la structure intime de l'être. Toute fausse modestie à part, vous ne sentez pas vos facultés de pénétration métaphysique inférieures à celles de tel ou tel de vos confrères. Or voici que l'un de ceux-ci proclame à qui veut l'entendre, qu'il a, lui aussi, étudié la constitution de l'être créé et qu'il y a découvert une dualité foncière, une composition d'essence et d'existence réellement distinctes, nécessairement distinctes, et que cette distinction réelle explique le fond de toute créature et, par la créature, Dieu lui-même. A ce discours étrange, vous reprenez votre examen, vous écarquillez autant qu'il est possible les yeux de votre intelligence, et vous ne voyez absolument rien, ce qui s'appelle rien de rien. On doit avouer que c'est plutôt vexant pour vous, voire offensant. D'autant

plus que les tenants de la distinction réelle, en avançant dans leur étude du monde et du Créateur du monde, deviennent de plus en plus catégoriques, de plus en plus dithyrambiques. La distinction réelle de l'essence et de l'existence n'est rien moins, à les en croire, que la base de la philosophie. Un professeur de Fribourg, le P. del Prado, n'a-t-il pas écrit pour le prouver tout un livre, un énorme volume, digne vraiment, par son contenu et par ses dimensions, de faire partie intégrante des fondations de la philosophie définitive, de la *philosophia Perennis* ? Et celui qui vous écrit était parmi les quatre cents étudiants en théologie auxquels un professeur thomiste déclara un jour solennellement : « Si vous enlèvez cette assise première de la vérité tout l'univers s'écroule ! Sur ces mots, en entendit pouffer quelques suarésiens, quelques scotistes et quelques inapes à toute métaphysique. Mais sans doute quelques fidèles disciples de saint Thomas et du P. Matthiussi frissonnèrent-ils sous ces paroles d'Apocalypse.

Un des meilleurs tours que certains malcontents eurent pouvoir jouer à ces thomistes trop enthousiastes, c'est de nier ou de mettre en doute que saint Thomas eût jamais enseigné la trop fameuse distinction réelle. La question, en effet, ne se posait pas, disent-ils, du temps de saint Thomas. Ce sont les thomistes qui l'ont posée. Et ils lui ont prêté leurs concepts et leur opinion. Nous sommes plus fidèles qu'eux, osent-ils ajouter, à l'Angélique. Les vrais thomistes, sur ce point, c'est nous. Un manuel de philosophie publié quelques années avant la guerre par un Jésuite hollandais ou par un Jésuite allemand réfugié en Hollande — je ne parviens pas à me rappeler son nom — prétendait établir qu'il n'était pas question de distinction réelle dans l'œuvre de saint Thomas, d'abord par des textes, secondement par cette raison très simple qu'une opinion aussi absurde ne pouvait être attribuée sans injure à un des plus grands docteurs de l'Église.

Vous imaginez bien que les thomistes répondent de bonne encre. Et d'abord, eux aussi, par des textes : il faudrait, disent-ils, citer une grande partie des œuvres de saint Thomas. Elles sont tout imprégnées de cette doctrine. Ensuite, ils font remarquer que toutes les preuves accumulées par saint Thomas pour établir la distinction de l'essence et de l'existence seraient d'un ridicule achevé s'il ne s'agissait que d'une distinction de raison. Et non moins ridicule serait l'échafaudage sur cette simple diversité de concepts, des thèses les plus importantes de la métaphysique, de la théodicée et de l'explication réelle de mystères tels que l'Incarnation du Verbe de Dieu.

La force probante de ces réponses n'est guère appréciée par les intéressés.

Mais Mgr Grabmann prétend leur servir des preuves absolument irrésistibles. Et il en a donné la primeur à ses auditeurs romains.

Il y a quelques mois, il découvrit dans une bibliothèque de Munich un manuscrit contenant de nombreuses « *Questiones* » de Siger de Brabant. Ce manuscrit remonte à 1268. A cette époque, saint Thomas enseignait encore à l'Université de Paris. A la même époque Siger enseignait, lui aussi, à la même université. Il devait donc savoir sur quoi il était d'accord et sur quoi il était en désaccord avec saint Thomas. Or une des « *Questiones* » du manuscrit de Munich traite expressément de la question de l'essence et de l'existence, et elle prend position contre la doctrine de la distinction réelle, doctrine qu'elle attribue à frère Thomas, « *opinio fratris Thomae.* »

Seconde preuve : un peu plus tard, quelques années seulement, Henri de Gand — ce sont deux noms belges qui viennent en tête de liste des adversaires de la distinction réelle — attaqua formellement l'opinion thomiste, et s'attira de vertes ripostes des thomistes de la première heure : Bernard de Clermont, Robert de Colletorto et Bernard de Trilia.

Ces preuves paraissent décisives. Le sont-elles plus que tout ce qu'on connaissait déjà ? Peut-être. Réduiront-ils définitivement les adversaires ? Nous n'oserions être aussi optimistes que Mgr Grabmann.

Dans ces questions suprêmes de la métaphysique, très simples et très difficiles, ce qui importe en effet le plus, ce sont les concepts. Avez-vous les concepts thomistes de l'être et des éléments constitutifs de l'être, les textes de saint Thomas vous paraîtront la clarté même et vous serez aisément persuadé par ses raisonnements. Dans le cas contraire, saint Thomas et tous les Thomistes perdent leur temps à s'expliquer et à vouloir vous convaincre.

LOUIS PICARD.



Caisse générale de Reports et de Dépôts

SOCIÉTÉ ANONYME

SIÈGE SOCIAL :

BRUXELLES, 11, RUE DES COLONIES, 11

Capital : 20.000.000

Réserves : 22.000.000

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE :

Comptes de Chèques et de Quinzaine.

Dépôts de Titres et de Valeurs.

Lettres de Crédit.

Prêts sur Titres.

Coffres-Foris.

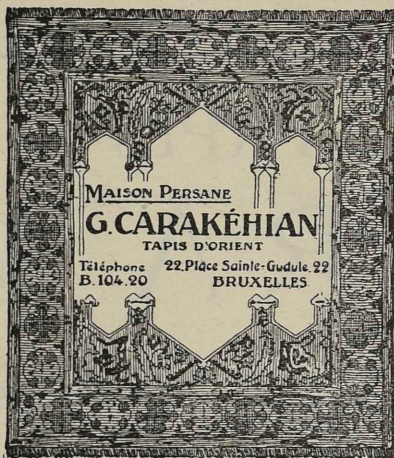
BUREAUX DE QUARTIER :

Bureau A : Place Bara, 14, Cureghem

Bureau B : Parvis Saint-Gilles, 33, Saint-Gilles

Bureau C : Place Saintelette, 26, Molenbeek

Bureau D : Rue de Tongres, 60-62.



L'ESCAUT

COMPAGNIE D'ASSURANCES MARITIMES

CONTRE

l'Incendie et

les accidents

de toute nature

FONDÉE A ANVERS EN 1821

AU CAPITAL DE **4,200,000 Francs**

Agences dans tout le pays

SIÈGE SOCIAL A ANVERS

10, rue de la Bourse, 10

Directeur : N. DIERCXSENS

A la Grande Fabrique

- - E. Esders - -

26, rue de la Vierge Noire. 26

Bruxelles

Maison fondée en 1877

Téléphone 3003

Diplôme d'honneur à l'Exposition de Bruxelles en 1910

Vêtements pour hommes, dames et enfants

Livrées et uniformes. Vêtements de sports et voyages.
Lingerie. Bonnetterie. Chapellerie. Ganterie. Chaussures.
Cannes. Parapluies. Fourrures. Modes.



CHOCOLAT



DU C ANVERS

LA GRANDE MARQUE BELGE

La Voix de son Maître

La marque qui se trouve sur tous nos Gramophones et Disques.

C'est le symbole de la suprématie

—

Demandez nos Catalogues et l'adresse du revendeur le plus proche

C^{ie} française du Gramophone
BRUXELLES
171, Boul. Maurice Lemonnier
65, rue de l'Écuyer
42, Place de Meir. — An

Poliflor
ANTISEPTIC AND PRESERVING
FLOOR-LINO FURNITURE WAX
SUITABLE FOR TILED FLOORS MARBLE MOTOR BOOTERS ETC.

Polit et préserve vos Meubles Linoléums Parquets Carosseries d'Automobiles

Fabriqué par THE NUGGET Polish C^o

VAN CAMPENHOUT Frères et Sœur
MAISON FONDÉE EN 1873

-: François VAN NES Successeur :-
13, RUE DE LA COLLINE, BRUXELLES TÉL. : 227.64

TYPOGRAPHIE — LITHOGRAPHIE — PAPETERIE — MAROQUINERIE
FABRIQUE DE REGISTRES — COPIE-LETTRES
CHAPELETS — ARTICLES DE BUREAU — LIVRES DE PRIÈRES

Usine électrique : 36, RUE VANDERSTRAETEN

LA MAISON DU TAPIS

BENEZRA

Rue de l'Écuyer. 41-43, BRUXELLES

TÉLÉPHONE 271.15

TAPIS D'ORIENT, anciens et modernes. MOQUETTES UNIES tous les tons.
TAPIS D'ESCALIERS et D'APPARTEMENTS (divers dessins et toutes largeurs).
CARPETTES DES FLANDRES et autres (imitation parfaite de l'Orient).
: : : : TAPIS D'AVIGNON unis et à dessins. : : : :

Les prix défont à qualité égale toute concurrence

ATELIER SPÉCIAL POUR LA RÉPARATION DES TAPIS